

JUN 1895

# FIGARO ILLUSTRÉ



*En Tandem*

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1895 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

ÉDITEUR: LE FIGARO, 10, Boulevard des Capucines, Paris. PRIX: 3 fr.



# LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



## Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkidée*.  
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.  
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

## Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes.  
Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkidée* de Lenthéric.  
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline* ; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.  
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.  
La *Rosée Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



## Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkidée*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.  
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.  
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.  
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte* de Lenthéric.

## Messieurs

Vous craignez de vieillir ? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien.  
Que faut-il pour rester jeune ? Conserver les apparences juvéniles.  
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte* ; pour les cheveux, de sa *Lotion* ; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, l'*Tintoret*, l'*Éillet* et l'*Orkidée*.  
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

**HOMMES**

Articles de Sports



**COOK & Co**

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23. RUE AUBER

CHAUSSURES

Coiffures. Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



## Brasserie de Saint-Germain-en-Laye

# CIRIER-PAVARD & C<sup>IE</sup>

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.



Bière Bock. . . . . l'Hectol. 46 fr. | Caisse de 25 Bouteilles. . . . . 16 fr. { Emballage et verres compris.  
Bière de Table. . . . . l'Hectol. 30 fr. | POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémilly.



C<sup>ie</sup> Coloniale

**CHOCOLATS**

QUALITÉ SUPÉRIEURE

**THÉ** UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]  
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [300 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

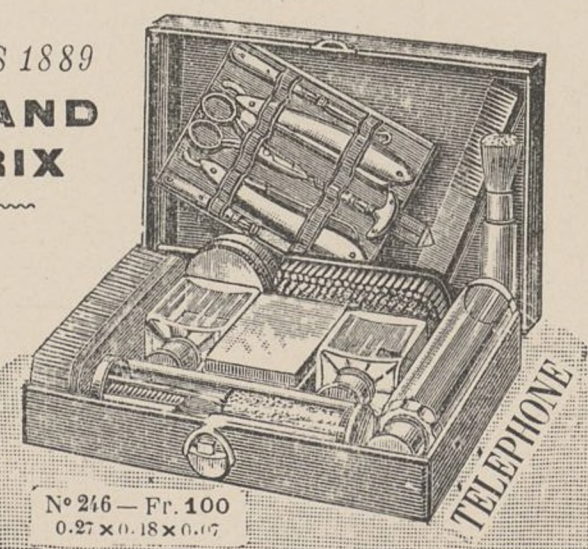
DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

**P. SORMANI**

Rue Charlot, 10, PARIS

PARIS 1889

**GRAND PRIX**



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

**VELOUTINE**

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth  
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE  
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

**CH. FAY**

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

**Le Merveilleux Coricide**

MARQUE (RONDELLE-EMPLÂTRE) DÉPOSÉ

Infaisible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Phie CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris  
HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES  
DROGUERIES, ETC.



**Louis SOURY**

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle des rues Lafayette & La Fayette.

CORBEILLES DE MARIAGE  
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE  
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Ayuntamiento de Madrid

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C<sup>ie</sup>.

Papeteries du Marais.

TÉLÉPHONE



# FIGARO ILLUSTRÉ

Juin 1895

## SOMMAIRE

**LES CROQUIS DU MOIS**, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

**LES LIVRES**, par T. G.

**LES YEUX FERMÉS**, pantomime japonaise, texte et dessins en couleurs de FÉLIX RÉGAMEY, musique de CHARLES MALHERBE.

**J.-J. ROUSSEAU ET SES CORRESPONDANTES**, par HIPPOLYTE BUFFENOIR; illustrations de LIOTARD, VEYRENC, MONSIAU, MASSARD, MARILLIER etc.

**LA SOURCE WILLY**, par WILLY; illustrations de EUGÈNE COURBOIN.

**UN COMPLET CHEZ LE COIFFEUR**, dessins de BRUYAS. **ZULIETTA**, par ANDRÉ THEURIET; illustrations en couleurs de VICTOR MAREC.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

**LE RUISSEAU**, d'après une estampe en couleurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, de SCAHL.

**UNE IDYLLE**, par HERRMANN-LÉON.

COUVERTURE :

**EN TANDEM**, par HARRY FINNEY.



31 Mai 1895.

Mois pénible, capricieux, incohérent. D'un jour à l'autre, de néfastes déséquilibres baro- hydro- et thermométriques; affolement des femmes de chambre, forcées de déballer les sombres et lourdes fourrures — déjà ensevelies dans des coffres préservatifs et puants — pour remplacer les frêles taffetas et le mince foulard

couleur d'aubergine changeante, trop tôt arborés et sous lesquels bleuissent les tendres épidermes.

C'est cependant la période des exhibitions de toutes sortes, dont la plus intéressante assurément est celle des toilettes nouvelles, à laquelle les expositions ne servent que de prétexte. Ils ont été nombreux ce mois-ci, les prétextes. Je ne parlerai pas des deux vernisages des Salons rivaux, ce sont là deux cérémonies classiques qui ont leurs fidèles et leur clergé. Mais combien d'autres attractions, combien d'inaugurations impérieusement obligatoires pour les mondaines qui veulent conserver leur record! Le Bazar de la charité, avec ses comptoirs tenus par les plus aristocratiques vendeuses, a fait de splendides recettes; en moins d'un mois il a encaissé près d'un million. C'est de l'argent tout trouvé pour M. Ribot qui, au premier rang de ses expédients fiscaux, a placé l'écrasement, sous des taxes impitoyables, des associations religieuses et charitables.

Ce qui paraît avoir moins bien réussi, dans les projets de M. Ribot,



c'est l'impôt sur les domestiques, par analogie sans doute à celui qui frappe les chiens, les chevaux, les mulets et les ânes; de toutes les antichambres, des cuisines, des offices, un cri d'indignation s'est

élevé; M. Ribot a véritablement trouvé un élément d'impopularité qui manquait encore à sa gloire. D'autant que les maîtres que visait l'impôt auraient toujours fini par se récupérer sur leurs serviteurs.

Cette parenthèse politico-financière nous a éloigné des expositions; revenons-y.

La plus noble, la plus suggestive et aussi la plus courue, c'est l'exposition historique et militaire de la République et de l'Empire. La gloire napoléonienne l'illumine de son rayonnement. Napoléon s'y retrouve, avec ses maréchaux, dans les vastes toiles qui retracent ses victoires, aussi bien que dans les innombrables reliques déposées dans les vitrines. Une profonde leçon de choses ressort de cette exposition lorsqu'on l'étudie de près et que l'on voit l'énorme quantité d'objets usuels qui se fabriquèrent alors, évidemment pour satisfaire au goût de l'époque et qui portent tous l'effigie de l'Empereur: écritures, pipes, tabatières, assiettes, montres, agrafes de tabliers, mouchettes, statuettes, gaufriers, étuis, enfin toute cette pacotille de colporteurs qui fournit aux pauvres gens, pour une somme infime, un symbole tangible de leur enthousiasme et de leur foi. Bien d'autres objets, d'une nature plus relevée et beaucoup plus artistique, figurent dans cette exposition; l'on y trouve entre autres d'exquises miniatures, des armes splendides, des autographes précieux. Le pro-



duit de cette exhibition est destiné à être versé dans la caisse de la Société de charité maternelle. Ajoutons que, chaque jour, un certain nombre de soldats de l'armée de Paris sont autorisés à visiter l'exposition; il est bon de leur apprendre un peu ce que c'est que la gloire, il y a si longtemps que notre histoire ne connaît plus ce mot!

Vraiment étincelante, l'exposition de la Société d'horticulture qui, cette année, s'est tenue dans la partie du jardin des Tuileries qui longe la rue de Rivoli. On y peut constater l'immense développement qu'a pris le luxe des fleurs et des plantes, aussi bien que l'art de les grouper, de les faire valoir, de leur faire rendre enfin tout ce qu'elles contiennent de parfum, de beauté et de poésie.

L'exposition hippique russe constitue une entreprise considérable, organisée très largement; les frais qu'ont dû faire les organisateurs laissent supposer qu'ils comptent sur la faveur du public. Et ils la méritent: dans l'immense hippodrome qui occupe les trois quarts de la galerie des machines, au Champ de Mars, défilent d'admirables spécimens des haras impériaux, puis sur une double piste de terre et de glace toutes les variétés de voitures et de traîneaux usités en Russie, avec leurs joyeux attelages, leurs sonnettes, leurs chevaux





piaffant et leurs cochers impassibles, barbus et majestueux; et enfin les vertigineux exercices des Cosaques, avec leurs invraisemblables voltiges et le frénétique galop de leurs infatigables petits chevaux. D'autres attractions s'éparpillent dans les jardins et s'abritent sous les nombreux isbas édifiés dans la vaste enceinte de l'exposition.

A l'orangerie des Tuileries, grand tapage d'abolements et de trompes: c'est l'exposition canine, fort brillante cette année: les grands propriétaires d'équipages qui s'étaient abstenus l'an dernier ont envoyé soit leurs meutes, soit des spécimens de leurs chenils; les braves et intelligentes bêtes préfèrent sans doute les grands bois du Poitou ou de la Saintonge à ce séjour parisien, et le



défilé des physionomies plus ou moins intelligentes qui s'arrêtent devant leurs grillages doivent leur être plutôt désagréables, mais ils en sont dédommagés en pensant qu'ils font gagner des prix à leurs maîtres. La section des toutous, bichons, terriers et autres chiens d'appartement, abonde en petits objets minuscules et remuants, dont les installations dénotent l'idolâtrie que leur vouent leurs maîtresses.

Il faut avoir entendu des Basques prononcer le mot « pélauteu » pour se rendre compte de l'importance que le jeu de pelote occupe dans leur existence et dans leur âme. L'idée de la « pélauteu » les hante assurément, et la preuve en est que le Basque, voyageur et émigrant de tempérament, a importé la pelote dans toutes les régions de l'Amérique espagnole, où il a coutume d'aller chercher fortune. Un entrepreneur ingénieux a pensé que cette pelote — qui, au fond, n'est autre chose que la longue-paume — intéresserait le public parisien. Il a organisé, dans un de ces vastes et polychromes hangars légués par l'Exposition de 1889, une installation très bien entendue, où les plus fameux joueurs de pelote donnent chaque jour plusieurs séances. Les règles du jeu, fort simples, ne comportent pas ces inextricables procédures dont sont hérissés les sports anglais; aussi le spectateur a-t-il tout le loisir d'apprécier l'élégance des joueurs, leur souplesse, leur sûreté de coup d'œil. Il est à souhaiter que la pelote redevienne ce qu'elle était au début, c'est-à-dire un jeu français: je dis français pour protester



contre le cachet espagnol, programmes rouges et jaunes, ouvreuses de même, drapeaux aux armes de Castille y Léon, etc., que les entrepreneurs de ce stade ont eu la singulière idée de répandre à profu-

sion; sans doute le pays basque occupe les deux versants des Pyrénées, mais si l'on doit voir des Basques à Paris, il serait peut-être plus convenable que ce soient des Basques français et qu'ils arborent nos trois couleurs.

La Société des Amis des arbres a éprouvé de cruelles tribulations ce mois-ci: après l'incroyable mutilation des quinconces de l'Esplanade des Invalides, exécutée subrepticement, au mépris d'un vote

formel du Parlement, après l'élagage effréné des arbres de nos boulevards et de nos avenues, élagage qui semble avoir pour but principal de procurer des fagots aux cantonniers municipaux, voici qu'un club de sportsmen bicyclistes a obtenu, on ne sait quand ni com-



ment, ni par qui, l'autorisation de tailler une piste circulaire dans une des plus aimables et des plus ombrueuses parties du bois de Boulogne. On a accusé de ce méfait le prince de Sagan et de toutes les élégances. Qui aurait cru que ce représentant suprême de l'aristocratie française eût obtenu une pareille licence des farouches conseillers municipaux, intraitables défenseurs des droits du peuple? On a beaucoup écrit, beaucoup récriminé, on a mis à la retraite quelques fonctionnaires complices du méfait, mais cela n'a pas fait repousser les arbres, et définitivement, Sagan et ses cyclistes sont restés maîtres du champ de bataille.

Avez-vous remarqué que, lorsqu'arrive le mois de mai, c'est-à-dire l'époque où provinciaux et étrangers affluent à Paris, celle aussi où les expositions, les courses, les fêtes de toutes sortes portent la circulation parisienne à son maximum d'intensité; avez-vous remarqué, dis-je, que, par une singulière perversité, les éminents ingénieurs qui régissent la voirie parisienne choisissent précisément cette période pour ouvrir sur les points les plus fréquentés des chantiers variés: pavage en bois, réfection de voies de tramways, égouts, canalisations électrique, gazeuse et hydraulique, etc.; la place de la Concorde, le boulevard Saint-Germain, la rue La Fayette et vingt autres points ont été bouleversés; les fondrières alternent avec les barricades, les pié-



tons se donnent des entorses, les voitures versent et les omnibus affolés suivent des itinéraires insolites. Il serait élémentaire de réserver ces travaux pour les mois d'août et de septembre, alors que les quartiers élégants deviennent déserts: la circulation n'en souffrirait pas. Mais il est probable que MM. les ingénieurs tiennent à se débarrasser de cette besogne fatigante le plus vite possible, afin de pouvoir jouir tranquillement de leurs vacances.



Le *Tannhäuser* a fait sa rentrée à l'Opéra et a pris sa revanche de sa chute d'il y a trente ans. Cela s'est passé avec le plus grand calme.



Aujourd'hui la France est résignée à la musique de Wagner... et à bien d'autres choses; les mitrons patriotes qui s'insurgeaient lors de la première représentation de *Lohengrin* ne s'indignent plus devant les affiches de *Tannhäuser*, et les intrépides sergots des brigades centrales, qui leur distribuèrent naguères tant de horions fameux, s'attristent de voir inactifs leurs poings vigoureux. Sans doute il vaut mieux que cette solennité musicale n'ait donné lieu à aucune bagarre. Mais il eut été bon cependant que les protestations de la rue eussent été remplacées par celles de la salle et de la presse. La direction de l'Opéra s'est liée par traité avec la famille de Wagner, qui lui a imposé l'exécution successive de toutes les œuvres du maître saxon, et cela dans un délai si limité qu'il n'y aura plus, pendant cinq ou six années encore, de place ni pour les œuvres inédites des compositeurs français, ni pour les opéras du répertoire; les gens qui, pour leur éducation musicale ou pour leur plaisir veulent les connaître ou les revoir, sont obligés d'aller les entendre à Bruxelles, en Allemagne, à Bordeaux ou à Lyon. Et c'est pour arriver à un pareil résultat que le budget alloue une formidable subvention au théâtre national (!) de l'Opéra. Le choix du *Tannhäuser* d'ailleurs, n'est pas

heureux. C'est un opéra déjà quinquagénaire, une œuvre de transition sensiblement inférieure à *Lohengrin* et à la *Walkyrie*. Mais le snobisme wagnérien n'y regarde pas de si près: il applaudit de confiance et ne regarde que la signature.

Nous avons eu, au Gymnase, les *Demi-Vierges*, de Marcel Prévost. Les audaces du volume ne paraissent pas avoir gagné à être transplantées du domaine de la librairie dans celui du théâtre. C'est du moins l'opinion que la critique a généralement émise. Mais le public, de moins en moins accessible aux considérations esthétiques, et attiré surtout par le titre équivoque et suggestif de la pièce, ne paraît pas partager les pudeurs de la presse et fait aux *Demi-Vierges* un excellent accueil.

La médaille d'honneur du Salon a été décernée à Hébert; c'est la consécration solennelle d'une carrière que l'art a remplie tout entier, la récompense de cinquante années consacrées à la persévérante recherche du beau. Il est fâcheux que cette distinction n'ait pas été votée à l'unanimité; un groupe de dissidents avait imaginé de porter ses voix sur M. H. Martin, adepte de l'Ecole du Champ de Mars égaré aux Champs-Élysées. C'est là un manque de tact qui ne fait pas honneur à la minorité de la Société des artistes français.

LUTÉCIUS.



## Les Livres

La publication des *Mémoires de Barras* n'a pas été sans causer un certain émoi parmi les amateurs, si nombreux aujourd'hui, de ce genre de documents. Les adeptes du culte napoléonien y ont rencontré beaucoup de révélations, de commérages ou de calomnies qui leur semblent de nature à diminuer le prestige de leur héros. Le publicateur de ces *Mémoires*, M. Georges Duruy, ne les a livrés au public qu'après maintes hésitations, et il les a fait précéder d'une introduction générale et de préfaces spéciales à chacun des quatre volumes; introduction et préfaces fournissent des excuses plus encore que des éclaircissements. M. Georges Duruy, dépositaire, ou plutôt héritier d'un document de cette importance, a considéré comme un devoir de le livrer à la publicité à titre de contribution à l'histoire de la Révolution, du Directoire et de l'Empire. Il nous assure qu'il le fait avec regret. A vrai dire, ces mémoires ne nous apprennent guère rien de nouveau; leur principal résultat sera de dépouiller brutalement Joséphine de la gaze légère, vaporeuse et sentimentale dont l'imagination populaire s'était plu à envelopper la première impératrice, la délaissée, et de montrer les manœuvres plus ou moins authentiques auxquelles dut se livrer le général Bonaparte pour atteindre son but et arracher la France aux intrigants; mais tous les cancanes de Barras le débauché n'empêcheront pas qu'il soit resté Napoléon le Grand, et c'est là l'important.

C'est un type fort intéressant que ce *Comte de Paroy*, dont M. Etienne Charavay vient de publier les mémoires chez Plon. Ces mémoires n'embrassent qu'une courte période, de 1789 à 1797, mais, en ces huit années, s'est déroulé tout le drame révolutionnaire, avec ses débuts idylliques et sentimentaux, son développement sanginaire et son dénouement d'imbécillité et de corruption. M. de Paroy, royaliste ardent et militant, a trouvé moyen de traverser ces époques terribles sans se faire guillotiner, quoiqu'il l'eût certes mérité par son incorrigible manie de se fourrer partout et de se hasarder dans les aventures les plus dangereuses; il n'émigra pas et, ruiné par suite des désastres de Saint-Domingue, vécut soit à Paris, soit à Bordeaux, des industries les plus diverses, grâce à son talent de graveur et à son ingéniosité à en tirer parti. M. Etienne Charavay présente ce volume au public avec un assaisonnement de notes, de commentaires et d'appendices dont la précision et l'heureux choix doublent la valeur de ces très curieux mémoires.

L'abondance des mémoires relatifs à la période impériale présente un côté fort intéressant: celui de nous montrer les mêmes faits envisagés et racontés par des personnages différents; chaque volume de souvenirs nous apporte des aspects nouveaux, des impressions particulières exprimées dans le style et suivant le tempérament du héros qui les a écrites. *Les Souvenirs militaires du colonel de Gonneville* sont, à ce point de vue, dignes d'attirer l'attention. Le colonel de Gonneville, né et élevé dans le parti royaliste, entra au service de l'Empereur en 1804. Il prit sa retraite en 1831 et vécut ensuite à Nancy d'une verte vieillesse qui se prolongea jusqu'au delà de 1870. Ces souvenirs, édités à la librairie académique Perrin et C<sup>ie</sup>, par Madame la comtesse de Mirabeau, sont précédés d'une magistrale étude du général Ambert, un vrai soldat aussi, celui-là!

Les documentaristes intransigeants témoignent généralement un profond mépris pour ceux qu'ils qualifient de « compilateurs ». Le pur documentariste publie le « document » tel qu'il l'a rencontré dans

quelque archive ou dans quelque tiroir verrouillé de famille. C'est fort souvent inexact et mal écrit, mais c'est documentaire. Nous autres qui vivons de la vie hâtive et n'avons pas le temps de lire tous les documents, nous sommes heureux de rencontrer des érudits patients et d'esprit synthétique qui savent, en un volume, en résumer trois cents. C'est à une œuvre de ce genre que s'est consacré M. H. Thirion, dans son travail sur *La vie privée des financiers au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Tout un demi-siècle s'y trouve dépeint sous un aspect véridique et vivant, qu'une légende aimable avait longtemps voilé. Ce n'est pas seulement la corruption de la précédente fin de régime qu'on y voit avec ses terribles besoins d'argent, les platitudes des grands seigneurs et des grandes dames vis-à-vis des traitants et des fermiers généraux, on y trouve aussi — et c'est là l'enseignement — l'exact tableau de notre propre fin-de-siècle, la toute-puissance de l'or, et on en déduit, avec tristesse, que les mêmes causes produiront fatalement les mêmes effets. C'est ainsi que le volume de M. Thirion est à la fois rétrospectif et contemporain.

Peu de lectures sont aussi attachantes que celle des œuvres de Gaston Boissier, où l'auteur, artiste et savant, reconstitue la vie antique avec une vivacité de couleurs qui donne à l'esprit du lecteur une impression analogue à celle qu'éprouve le visiteur d'un panorama. *L'Afrique romaine* nous touche surtout en ce qu'elle nous suggère des rapprochements entre les procédés d'assimilation des indigènes par les Romains et notre système de colonisation algérienne. La comparaison n'est certes pas à notre avantage, mais il faut cependant tenir compte de la question religieuse, qui n'avait qu'une médiocre importance à cette époque, tandis que, aujourd'hui, l'islamisme, sans compter la question juive, a établi entre nous et les indigènes une barrière infranchissable. Cet ouvrage est édité par la maison Hachette.

Le tome VIII du *Journal des Goncourt* vient d'être mis en vente chez Charpentier et Fasquelle; le grand intérêt de ce journal réside surtout en ceci que, étant écrit au jour le jour, il présente les événements et les gens avec toute l'exactitude d'un instantané et nous donne en même temps l'état d'âme de l'auteur, avec les modifications qu'y apportent les années et l'expérience de la vie.

*L'Autre femme* — et ici déjà, dans le titre et sur la couverture du volume se révèle la subtilité des auteurs, les frères J.-H. Rosny — c'est la maîtresse, la complice de l'adultère; on ne la voit pas dans le roman, mais on assiste aux dissimulations, aux mensonges de l'infidèle mari, à ses bas subterfuges, qui trouvent leur contre-partie dans les soupçons de l'épouse, dans les ruses qu'elle imagine et les pièges qu'elle tend pour saisir l'insaisissable secret deviné par son instinct, mais dont elle ne tient pas la preuve. C'est une œuvre austère, qui n'a rien du roman convenu, d'où sont bannis les classiques enivres de l'adultère et qui en révèle au contraire les souffrances et les turpitudes.

Henri Lavedan a réuni dans un volume, chez Calmann-Lévy, sa série fameuse du *Vieux Marcheur*, publiée d'abord dans la *Vie parisienne*. Le vieux marcheur, c'est ce qu'on appelait précédemment le vieux beau. Le public spécial auquel s'adresse ce volume y trouvera des portraits indiqués d'un trait fin, avec une ironie mordante; on dirait du Forain écrit.

Willy vient de publier en un volume, chez Delagrave, sous le titre *L'Année fantaisiste*, les chroniques qu'il donne à une revue mensuelle. C'est un régal pour les amis de la gaieté. Le livre est illustré de nombreux croquis par Albert Guillaume et Godefroy.

Aimée Desclée a laissé dans la mémoire de tous ceux qui l'ont



connue une empreinte ineffaçable. C'était une âme toujours vibrante, un cœur toujours enflammé, un esprit cherchant toujours l'au delà. Elle n'était point de ces comédiennes de surface qui savent donner l'illusion de la passion et du délire tout en restant froides et maîtresses d'elles-mêmes. Aussi la pauvre Desclée s'y est vite usée, à cette dépense de tout son être. M. Paul Duplan publie aujourd'hui les *Lettres d'Aimée Desclée à Fanfan* avec un portrait et un fac-simile. Fanfan est le nom familier qu'elle donnait à un officier, mort, lui aussi, depuis plusieurs années, et qu'elle aimait longtemps. M. Duplan accompagne cette correspondance d'un commentaire où il indique très délicatement certaines particularités physiologiques et psychologiques qui éclairent bien des points restés jusqu'à ce jour inexplicables dans la vie de Desclée.

*L'Enfant de volupté*, de Gabriel d'Annunzio, a obtenu, dans la *Revue de Paris*, un assez légitime succès pour que nous n'ayons pas à en refaire l'éloge; il nous suffit de dire qu'il vient d'être édité en un copieux volume chez Calmann-Lévy. Paru également, chez ce même éditeur et provenant de la même revue, *Le quart d'heure de grâce*, par Charles de Torresani. Les lecteurs du *Figaro Illustré* ont pu apprécier le talent de M. de Torresani, officier autrichien et romancier à la fois; c'est dans notre recueil qu'il a fait, avec *Le Man-*

*chot*, ses débuts dans la littérature française, où il a retrouvé le succès qui, depuis longtemps, accueille ses œuvres en Allemagne.

Dans l'*Annuaire général de la photographie pour 1895*, récemment paru chez Plon et Nourrit, par M. Marc Leroux, nous trouvons le résumé de l'immense labeur accompli soit dans le domaine de la science pure et appliquée, par les savants et les constructeurs, soit dans le domaine de la pratique, par les amateurs. A ceux-ci la photographie est redevable de presque tous ses progrès; n'ayant pas la préoccupation du gain comme les professionnels, n'étant point arrêtés par la question de la dépense, ils multiplient les essais, les expériences qui amènent chaque jour des révélations nouvelles sur le mouvement et la lumière; les photographies instantanées, par exemple, nous ont appris à voir et ont obligé nos yeux à refaire leur éducation. L'annuaire contient un grand nombre de reproductions exécutées suivant les divers procédés: photogravure, typogravure, photocollographie, etc.

T. G.

La Maison Eugène Charavay, 34, faubourg Poissonnière, possède en ce moment un grand choix d'autographes de célébrités en tous genres, anciennes et modernes. — Envoi du catalogue sur demande.

## Le CABINET de TOILETTE

### VIII. — LA DAME AGÉE.

L'automne est arrivé. Il ne s'agit plus de développer ni de mettre en lumière la beauté naissante ou en pleine floraison. Il faut songer plutôt à conserver ce qui reste et à retarder la main fatale du Temps qui s'appesantit douloureusement.

C'est là que le concours de l'artiste expert et habile devient précieux. Oh! combien il faut prendre garde à ne pas accorder sa confiance à un faux savant dont l'erreur serait irréparable. Par bonheur la réputation de Lenthéric est aujourd'hui assez répandue pour que tout le monde sache qu'il faut s'adresser à lui. Il vous fournira la Poudre de riz Orkidée qui, avec la crème Orkidée, rendra au teint la pureté qui commence à se faner. Le fard onctueux Tintoret fera disparaître les plis fâcheux qui tendent à devenir des rides et donnera, sans le danger des fards ordinaires, l'éclat désiré. Le crayon Tintoret et la pourpre Tintoret compléteront l'illusion si bien que, de tout près même, on ne s'apercevra de rien. Enfin l'Antiseptique Lenthéric nettoiera les perruques, postiches, boucles, mèches et rendra aux cheveux naturels toute leur force, de même que la Brillantine Orkidée leur donnera la souplesse et le chatouillement. Pour les mains, la Pâte souveraine, ce trésor!...

En résumé: Une boîte Poudre de riz Orkidée, un flacon essence Orkidée, un flacon crème Orkidée. Assortiment de fards onctueux Tintoret, crayon Tintoret, pourpre Tintoret, savon Tintoret, Pâte souveraine pour les mains, Antiseptique français Lenthéric et Brillantine Orkidée pour la chevelure.



LENTHÉRIC, PARFUMEUR, 245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

### Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des billets d'excursion comprenant trois itinéraires différents permettant de visiter le Centre de la France, les stations hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1<sup>er</sup> Itinéraire: Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2<sup>e</sup> Itinéraire: Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.

3<sup>e</sup> Itinéraire: Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris.

Prix des billets: 1<sup>re</sup> classe 163 fr. 50; 2<sup>e</sup> classe 122 fr. 50. — Durée de validité: 30 jours.

La durée de ces différents billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours, moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet.

Enfin, il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi, des billets *Aller et Retour* de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus, ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins 3 jours à l'avance.

## CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

### EXCURSIONS EN DAUPHINÉ

La Compagnie P.-L.-M. offre aux touristes, aux familles qui désirent se rendre dans le Dauphiné vers lequel les voyageurs se portent de plus en plus nombreux chaque année, diverses combinaisons de voyages circulaires à itinéraires fixes ou facultatifs permettant de visiter, à prix réduits, les parties les plus intéressantes de cette admirable région: la Grande Chartreuse, les Gorges de la Bourne, les Grands Goulets, les Massifs d'Allevard et des Sept-Laux, la Route de Briançon, les Massifs du Pelvoux, etc.

Ci-dessous deux exemples de ces voyages, dont la nomenclature complète, avec les prix et conditions, figure dans le Livret-Guide de la C<sup>ie</sup> P.-L.-M. qui est mis en vente au prix de 40 centimes dans les principales gares de son réseau, ou envoyé contre 0 fr. 55 en timbres-poste adressés au Service de l'Exploitation (publicité) 20, Boulevard Diderot, Paris.

1<sup>er</sup> Exemple: Voyage fixe. — Itinéraire 26. — Grenoble, Goncelin-Allevard, Montmélan, Chambéry, Aiguebelle, La Chambre, Saint-Michel, Le Lautaret, La Grave, Bourg d'Oisans, Rioupéroux, Séchilienne, Pont-de-Claix, Grenoble.

Durée du voyage: 30 jours. — Prix des billets: 1<sup>re</sup> cl. 33 fr.; 2<sup>e</sup> cl. 30 fr.; 3<sup>e</sup> cl. 27 fr.

2<sup>e</sup> Exemple: Voyage facultatif. — Paris, Dijon, Mâcon, Bourg, Ambérieu, Culoz, Genève, Cluses-Albertville, Grenoble, Moirans, Lyon, Saint-Germain-des-Fossés, Moulins, Nevers, Moret, Paris.

Durée du voyage: 30 jours. — Prix des billets: 1<sup>re</sup> cl. 109 fr. 10; 2<sup>e</sup> cl. 82 fr. 10; 3<sup>e</sup> cl. 60 fr. 10.

## LE FIGARO-SALON DE 1895

PAR CHARLES YRIARTE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x62).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les fascicules n<sup>os</sup> 3 et 4:

N<sup>o</sup> 3. — Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars): grande prime double en couleurs: *Roses thé*, par A. AUBLET.

N<sup>o</sup> 4. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées): grande prime double en couleurs: *Bonaparte en Égypte*, par MAURICE ORANGE.

PRIX DU FASCICULE: 2 FRANCS

Souscription aux six fascicules: franco, 13 fr. 50

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

## ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



# LES YEUX FERMÉS

Pantomime Japonaise.  
Félix Regamey

INÉDITE, ILLUSTRÉE PAR L'AUTEUR

## PERSONNAGES :

SAÏTO, poète ambulancier,  
O HANA, chanteuse des rues,  
Le docteur YAKA MASCHI

La scène représente un site agreste aux portes de Tokio.  
C'est la fin d'une belle journée de juin.  
Au premier plan, pins somptueux, bambous graciles.  
A gauche, un talus d'herbe verte au pied d'un rocher d'où  
s'échappe une source limpide.  
A droite, parmi les camélias en fleurs, une statue de Kouan-  
non, la bonne déesse.

Au second plan, des gazomètres et d'innombrables usines,  
dont les hautes cheminées vomissent de la fumée, découpent  
leurs silhouettes chaotiques sur la colline, où s'entassent les  
palais et les temples de la capitale du Japon embrasée par les derniers  
rayons du soleil couchant.

Saïto et O Hana entrent par le fond. Ils sont très pauvres tous les deux,  
mais ils s'aiment tendrement. Ils sont heureux.

O Hana est aveugle.

Son âme voit tout en rose idéal, à commencer par le beau Saïto, qu'elle  
imagine doué de tous les charmes. Elle sait le monde seulement par ce que  
Saïto a pu lui en dire. Saïto, toujours, s'ingénie à éloigner d'elle le mal sous  
quelque forme qu'il se présente. O Hana ne connaît des fleurs que le parfum,  
et les roses que son ami lui offre sont sans épines.

## SCÈNE PREMIÈRE

SAÏTO

L'endroit est char-  
mant. Nous allons nous  
asseoir à l'ombre, auprès  
de cette fontaine. Met-  
tons-nous à notre aise.  
Posons là nos bagages.  
Ils pèsent bien peu. Don-  
ne-moi ton *samisen* (gui-  
tare japonaise). Ici cette  
natte; mon bâton, mon  
chapeau, et puis nos  
petites provisions — car  
nous allons déjeuner. Ne  
t'impatiente pas, tout  
sera bientôt prêt.

Bon ! nous y voilà !

Mais que fait-elle ? Elle va se blesser. Coupons cette bran-  
che que sa main va atteindre. Otons-en les épines.

Prenez-la maintenant, cher cœur.

Viens t'asseoir auprès de moi. Comme tu es belle !

O HANA

Où sommes-nous ?

Quand je suis  
avec toi, je ne dé-  
sire plus rien.

Je sens le par-  
fum des fleurs. Ne  
sont-elles pas de ce  
côté ? Elles  
doivent être  
bien belles !...  
Je veux les  
cueillir.

Quel parfum délicieux !



SAÏTO

O HANA

**E**t comme je t'aime ! Elle est aveugle, quel malheur !

**J**e te contemple, je t'adore... Laisse-moi t'embrasser. *(Il l'embrasse).*

**E**ncore un baiser, et à table !

**C**'est à peine s'il y a de quoi nourrir un oiseau. Tout sera pour elle. Prends ce fruit.

**L**e bon petit cœur ! Je ne t'en priverai pas.

*(Faisant semblant de mâcher avec bruit)* Oui, bien bon ! Mais tu sais qu'il y en a encore. *(Lui rendant le morceau qu'elle lui a donné)* Tendez votre petit bec — ce morceau, cet autre, et encore celui-là. Na !

**E**mbrassez-moi vite pour la peine.

**M**a gourde est vide. Que faire ? Ah ! cette fontaine !

**O**ui. Et tiens, bois dans le creux de ma main.

**A**h ! pardon ! *(il l'embrasse).*

**J**e répare ma maladresse. Et maintenant, es-tu bien ? Que te manque-t-il ? Tout t'appartient dans la nature. Dis ce que tu désires.

**L**e voici...

**D**ivine créature ! Délicieuse artiste ! Ce prélude est charmant.

*Pendant la musique, il a posé légèrement sa tête sur les genoux de la belle ; puis s'en est écarté après avoir baisé le bord de sa robe. (Voir la musique aux pages 106 et 107).*

**M**es yeux versent des pleurs en regardant les siens qui sont morts... Elle est aveugle ! Personne ne viendra donc à notre secours ! Que le ciel est cruel ! Mais n'est-ce pas Kouannon, la bonne déesse, que je vois là sur son piédestal ? Je l'ai implorée bien souvent !... Essayons encore.

*(Il frappe trois fois dans ses mains, non et recule avec effroi : la déesse a*

**N**on, toujours non !... Grâce !... grâce !...

*(Il se prosterne encore.)*

**C**omme tu es beau ! mes mains sur ton front me le disent.

**T**u ne dis plus rien ?

**C**'est trop maintenant. Vous allez abîmer mes fleurs. Mangeons plutôt — et soyez sage.

**O** que ça va être bon !

**J**e vais vous en donner la moitié.

**N**'est-ce pas que c'est bon ?

**L**e bon petit déjeuner !

**L**e gourmand ! Vous feriez mieux de me donner à boire.

**C**'est de la belle eau claire qui coule près de nous avec sa chanson de cristal.

**V**ous avez ouvert les doigts, l'eau se répand sur mon épaule.

**V**oulez-vous bien, monsieur !

**J**e voudrais mon samisen.

**J**e vais jouer cet air que tu aimes et chanter la chanson de nos amours. *(Elle joue).*

**J**'ai assez fait de musique. Il fait chaud. Je m'évente. Je suis lasse. Saïto n'est plus là ? Laissons-le rêver seul pendant que je me repose.

*s'agenouille et prie. Il lève les yeux vers Kouan-hoché la tête en signe de refus.)*



## SCÈNE DEUXIÈME

Les mêmes, le docteur.

LE DOCTEUR

*Vient à passer le fameux docteur Yakamaschi, affublé d'un mac-farlane à carreaux et d'un chapeau gibus déformé. Il entre par la droite, lisant dans un livre de science, va donner dans la loge du souffleur, s'aperçoit qu'il est hors de son chemin et, remontant vers le fond, surprend Saïto en prière. Il rit de ses dévotions.*

**N**ous heurterons-nous donc toujours à l'erreur et à la superstition? Quel triste spectacle pour un esprit supérieur! Allons! le mieux est d'en rire. *(A Saïto)* Hé! l'homme, que faites-vous là!

**L**e pauvre! Il prie! *(Il rit en se tenant les côtes).*

**Q**uelles billevesées!... Ce sont là rêveries d'un autre âge. Aujourd'hui la science a vaincu la superstition. Et tenez, voilà ce que j'en fais de votre Kouannon! *(D'un geste brutal il renverse l'image).*

**O**uais! Quelle est cette belle personne?

**Q**ue peut-on demander aux dieux quand on possède un pareil trésor?

**C**'est qu'elle est très jolie! Mais pourquoi ce maintien craintif?

**A**veugle? que ne le disiez-vous plus tôt, au lieu de perdre votre temps à supplier ce bloc de pierre mal taillé? Je suis le fameux docteur Yakamaschi, homme de progrès et philanthrope. Et j'ai là justement ce qu'il faut pour vous tirer de peine. C'est un précieux remède dont je suis l'inventeur. *(Il sort un flacon de sa poche).*

**P**arfaitement! La science est toute puissante.

**S**ur l'heure.

SAÏTO

**V**ous le voyez, noble seigneur, je prie.

**L**a déesse m'a répondu. Elle refuse de m'exaucer.

**S**acrilège!

**M**e voici. Sois sans crainte ce n'est qu'un passant qui s'amuse.

**M**on amie.

**S**ois sans crainte, je suis là.

*Serrés l'un contre l'autre, ils forment ainsi un joli groupe que le docteur examine avec intérêt.*

**E**lle est aveugle, noble seigneur, et c'est pour elle que je priais.

**A**vec ce qu'il y a dans cette petite fiole, vous pourriez lui rendre la vue?

**V**ous feriez ce miracle?

**E**lle verrait le ciel, et pourrait lire dans mon regard l'amour que j'ai pour elle, la chère créature!...

O HANA



**Q**ue dit-il! Mes yeux s'ouvriraient?...



LE DOCTEUR

SAÏTO

OHANA

Quand vous voudrez.

Pas un centime.

Relevez-vous, jeune homme. Cela ne se fait plus.

Cela ne se fait pas davantage. Serons-nous la main, c'est plus moderne. D'ailleurs, il ne faut rien croire sans examen, et vous aurez tout le temps de me remercier et de vous réjouir quand j'aurai réussi.

Nullement. Vous ne vous apercevrez de rien.

Asseyez-vous, la belle.

Vous, jeune homme, éloignez-vous un peu. Prenez mon parapluie et prenez mon chapeau. Et maintenant silence ! l'opération va commencer.

Mon mac-farlane me gêne, ôtons-le. Dans ma main gauche, ce flacon. Mon doigt s'appuie sur son front... J'approche le flacon de ses yeux... je l'éloigne... je fais trois pas en arrière, je commande...

Levez-vous, et voyez !

Tève aux remerciements. Je vous quitte, car il me reste encore beaucoup à faire avant la fin du jour.

Aimez-vous, si le cœur vous en dit, mais n'oubliez jamais qu'en ce monde, il faut mépriser tout, hors la science. *(Il éternue).*

Couvrons-nous donc et rentrons dans la ville. Adieu.

*Il salue gravement et sort en montrant d'un geste de triomphe les cheminées d'usines qui fument symboliquement à l'horizon.*

Et ça ne me coûterait rien ?

O ! mon idole, laisse-moi me jeter aux pieds de cet homme de bien !

Je baise les mains de mon bienfaiteur.

Quelle joie !

Il faut obéir. Sois sans crainte.

Est-elle bien, ainsi ?

Et je pourrai courir, et je pourrai danser ? *(Elle saute sur place en frappant dans ses mains).*

Vite, vite, commencez !

Ça ne me fera pas souffrir ?

J'obéis. Saïto, ne me quitte pas.

Je palpite.

Je me sens pénétrée d'un indicible émoi...

Mes deux mains sur mes yeux n'osent s'en détacher... Prodige éblouissant !... O lumière, tu m'es donnée !...

Ineffable délire ! Pouvoir incomparable ! Ce n'est pas toi Kouannon, qui en eus fait autant ! Et vive le progrès ! Et vive la science !

Nous sommes à vos pieds, savant merveilleux et désintéressé.

Je suis en extase.

Voici votre chapeau et votre parapluie.



## SCÈNE TROISIÈME

O Hana, Saïto.

O Hana, sortie de son extase, s'étonne de tout ce qu'elle voit. Elle a suivi le geste du docteur. Elle demande la raison de ces vilaines fumées noires, et pourquoi ces vilaines bâtisses?

O HANA

(Designant le docteur qui s'éloigne). Dieu! que cet homme est laid! Et quel accoutrement!... Mais où suis-je! O bonheur! Saïto, c'est toi? O jour trois fois heureux!...

SAÏTO

Dans mes bras! Sur mon cœur!... Nous aurons désormais le paradis sur terre!...

Subitement le front de O Hana est devenu songeur. Elle s'écarte de Saïto et l'observe curieusement.

Je le croyais plus beau... Ta main, Saïto, me paraît un peu rude.

Ton pied n'est-il pas un peu grand?

Voyons un peu, Monsieur — si vous marchiez?... que l'on vous examine!

Hum!

Hum! Hum!

Son échine est comique, sa démarche bizarre...

(Il marche.) N'ai-je pas bonne tournure ainsi.

Que dit-elle? Ses yeux, à peine ouverts, se détournent de moi... O Hana, mon amour! Songeons à nous aimer. Prends ces fleurs que j'ai cueillies pour toi.



Je veux respirer leur parfum et voilà qu'elles s'effeuillent!...

Je les entends. Comme ils chantent bien!

Détonation à la cantonade. Un oiseau blessé tombe aux pieds de O Hana.

Un oiseau! Il est blessé!... (Elle le ramasse). Comme il tremble! Il va mourir. Il est mort... Est-ce qu'on va se mettre à tuer les oiseaux, maintenant?...

L'oiseau s'échappe de ses doigts tachés de sang. Elle sanglote.

Le ciel s'obscurcit. L'ombre nous envahit.

Et cette chose ronde, rouge, sanglante, qui monte à l'horizon?...

Quoi! La lune, dont tu me parlais toujours avec ivresse?... Ce n'est que ça?

Comme tout devient noir!... Vais-je encore être aveugle? J'ai peur. J'ai bien peur... Tout cela est affreux. L'horreur envahit mon âme...

Que faire? Que lui dire?... Écoute chanter les oiseaux, les chers oiseaux!

Ma chérie, laissez cela. Ne vous attristez pas ainsi, de grâce. Maudit chasseur!...

C'est la fin du jour. Calme-toi.

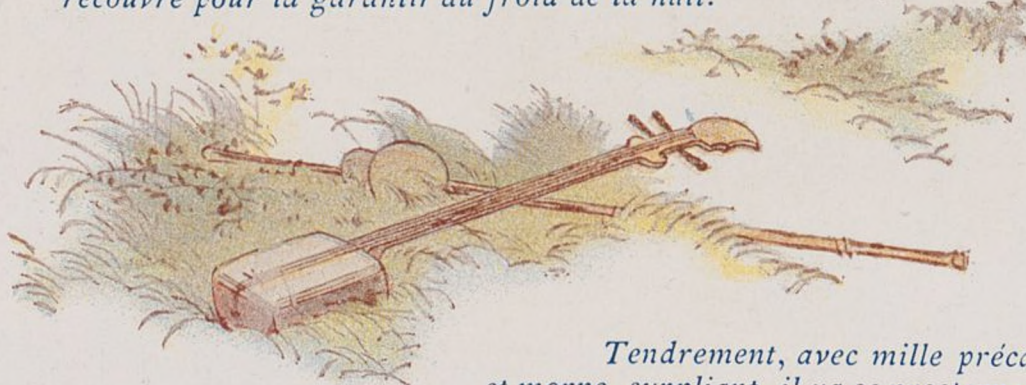
C'est la lune.

Mélas!

Calmez-vous, cher trésor. C'est la nuit, la douce nuit, à qui nous devons le sommeil qui console. Demain le jour réparaitra.

Je ne veux plus rien voir. Cache-moi dans tes bras. Ne dis rien. Mes yeux se ferment... Je veux dormir...

Elle repousse faiblement Saïto éploré; et défaillante, elle va s'étendre sur la terre, en cachant son visage dans ses mains. Saïto la berce comme on ferait d'un enfant. Il se défait de son vêtement et l'en recouvre pour la garantir du froid de la nuit.



Tendrement, avec mille précautions, il se détache de son amie, et morne, suppliant, il va se prosterner devant les débris de la statue renversée.

La voilà endormie. Qu'allons-nous devenir quand paraîtra le jour! Fille de l'idéal, le réel l'accable. Jamais, grâce à moi, elle n'avait souffert. Étrangère au mal, le mal déborde et l'enserre, maintenant que le voile est déchiré. Comme elle dort! A quoi rêve-t-elle? Au bonheur qui vient de s'envoler? Ah! je comprends pourquoi Kouannon ne voulait pas m'entendre!...



# Les yeux fermés

## Pantomime Japonaise

de  
Félic  
REGAMEY

MUSIQUE  
de Charles MALHERBE

Andantino

PIANO

*pp* *Quasi cadenza a piacere*

*con morbidezza*

*molto cresc.*

*sempre ppp il basso*

*senza rigore*

*poco cresc. ed accel.*

*rit.*

Flûte solo  
Harpe  
Cor



*Poco più mosso*  
*marcato e legato il canto*  
*serrez les arpeges*

*dolce*  
*Ped. pp*  
*mg*  
*mg*  
*mg*  
*Ped. pp*

*1<sup>a</sup>*  
*a tempo*  
*poco rit.*  
*dim. e rit.*  
*2<sup>a</sup>*  
*a tempo*  
*Ped. pp*

*molto rit.*  
*Tempo 1<sup>o</sup>*  
*p*  
*senza rigore*

*Più mosso*  
*rit.*  
*Tempo 1<sup>o</sup>*  
*pp*  
*dolce*  
*con espress.*

*a piacere*  
*pp*  
*molto rall.*  
*ppp*  
*morendo*



O HANA

SAÏTO



*En cet instant, dans un rayon de lune, on voit la déesse, dont les débris ont disparu, debout sur son piédestal.*

**P**ardon, Kouannon ! j'ai blasphémé... Je suis un pécheur repentant... Faites que, lorsque O Hana se réveillera, ses yeux restent fermés. Nous pourrions encore être heureux. Cette vision d'un monde odieux, elle croira l'avoir rêvée, elle retrouvera le calme et la joie dans son ignorance, et mon amour fera le reste.

**O** Kouannon, reviens-tu pour me pardonner !...

*Le front de la déesse s'abaisse trois fois ; Saïto est exaucé.*

**M**erci, déesse secourable, indulgente et sereine ! que ton nom soit à jamais béni !

*La nuit s'achève, le jour paraît.*

**S**aiïto, où es-tu ?

**L**a voilà qui s'éveille...

**J**e frissonne... Comme il y a longtemps que nous sommes ici !... Et comme j'ai rêvé !...

**M**e voici.

**M**ais dis-moi, Saïto ?... non, je n'ai pas rêvé. Ce docteur, si vilain, et ces fleurs fanées ; ce coup de tonnerre, et cet oiseau blessé ; je n'ai pas rêvé tout cela ? Toi-même, Saïto, je t'ai vu de mes yeux... Tu n'étais pas joli !...

**C**hère amie ! qu'avez-vous ?

**A**ïe ! Aïe !

**M**e voici, debout près de toi, et je ne te vois plus... Et voici ta main, dont la caresse m'est si douce, et ton joli visage... vraiment, dans mon rêve, il n'était pas ainsi !

**Q**uelle folie ! et le rêve bizarre !...

**B**ien bizarre, en effet ! Et bien triste vraiment ! Si la vie était telle qu'en rêve elle m'apparut...

**P**auvre fille !

**Q**uel affreux cauchemar ! Pourrai-je l'oublier !

**Q**ue ces tristes rêveries s'envolent en vapeurs... Je t'aime ! entends-tu bien ! je t'aime... tout est là.

**T**u es beau !... Tu es bon ! Tu es toujours à moi et je suis bien heureuse !

**E**t maintenant, en route !... Chantons nos chansons et remercions Kouannon qui, pendant ton sommeil, a bien veillé sur nous.

*O Hana envoie des baisers à la statue dont Saïto lui a désigné l'emplacement. Les arbres et les fleurs du premier plan, ont retrouvé leur éclat, voilé pendant la nuit. Les usines sont masquées complètement par des bandes de brouillard rose, comme on n'en voit qu'au Japon, et d'où émerge la ville noyée de gris perle vaporeux...*

*Le visage de la jeune fille est redevenu calme et souriant, et dans la même attitude que lorsqu'ils sont entrés, Saïto et O Hana se remettent en route.*

RIDEAU.

*Félix Regamey*





D'APRÈS UNE ESTAMPE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE, EN COULEURS, PAR SCAHL



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

## Le Puisseau

Mademoiselle de Graffendried et Mademoiselle Galley, qui n'étaient pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Elles implorèrent mon secours... Je pris par la bride

le cheval de Mademoiselle Galley, puis le tirant après moi, je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe, et l'autre cheval suivit sans difficulté. (J.-J. Fousseau, Confessions, Partie 1, Livre 4.)

Ayuntamiento de Madrid







# J.-J. ROUSSEAU

## Et ses Correspondantes

HIPPOLYTE BUFFENOIR

Si quelqu'un pouvait douter de la tendresse profonde que les contemporaines de Rousseau ressentirent pour lui, il n'aurait qu'à feuilleter la

correspondance qui renferme des lettres touchantes adressées à l'auteur d'*Emile* par Madame d'Épinay, Madame d'Houdetot, la maréchale de Luxembourg, la duchesse de Montmorency, la comtesse de Boufflers, Madame de Chenonceaux, la marquise de Créqui, la duchesse de Saxe-Gotha, la marquise de Verdelin, etc., etc. La liste est interminable.

C'est là qu'il faut chercher les preuves de la puissance et de la magie de Jean-Jacques. L'homme qui a su inspirer tant de sympathie, tant d'adorable amitié aux femmes les plus remarquables de son temps par leur beauté, leur grâce, leur intelligence, leur nom et leur naissance, cet homme-là a connu l'indicible joie des grands triomphateurs et des conquérants.

Ces épitres sont remarquables à tous égards, par la science de l'amour, par l'intensité du sentiment, par l'abandon charmant du cœur, par le souci prédominant des choses de l'esprit, par la clarté du langage, et par l'élégance du style.

Nous tenons à citer ici quelques fragments — les plus caractéristiques au point de vue de l'amitié — de la correspondance de cette pléiade de femmes admirables, dont le souvenir colore le dix-huitième siècle d'un reflet enchanteur.

MADAME DE WARENS.

Avant elles, pour être méthodique, il importe d'évoquer l'image de Madame de Warens, dont la grâce et l'esprit enjoué formèrent la jeunesse de Rousseau. Que fut leur correspondance? Tant que le futur grand homme demeura auprès d'elle et fut l'hôte des Charmettes, ils n'avaient pas besoin de s'écrire, leur affection se donnait carrière dans les délices de la vie commune, et si Jean-Jacques prenait parfois la plume, c'était pour servir de secrétaire à son amie, témoin la lettre curieuse que nous reproduisons plus loin (p. 110).

Rousseau, qui avait le goût, la passion même des aventures et des voyages, quitta plus d'une fois les Charmettes : pendant ces absences, il écrivait à sa bienfaitrice, et nous avons une partie de ses lettres. Madame de Warens lui répondait, mais que sont devenues les épitres de cette aimable femme? Rousseau ne les a point fait connaître. Elle devait l'entretenir de ses affaires, de ses entreprises, et aussi lui parler avec tendresse, car le fond de sa nature était la bonté, la douceur et l'abandon.

Une lettre adressée par elle à une de ses amies d'enfance nous révèle de quels dons aimants elle était douée :



MADAME D'ÉPINAY, PASTEL DE LIOTARD, AU MUSÉE RATH, A GENÈVE.

« Tu m'as souvent répété, chère amie, que l'amour ferait tous mes malheurs, que les nuits entières que je donnais aux lectures romanesques préparaient mon cœur à la tendresse, que la musique et les concerts seraient funestes à mon repos ; je niais, je folâtrais quand tu cherchais à m'instruire ; maintenant qu'il n'est plus temps, je voudrais t'avoir écoutée. »

Et plus loin : « Ce n'est pas dans la fortune que git le bonheur ; il git dans la satisfaction du cœur. »

Cette femme sensible et charmante mourut dans la misère et le dénûment, elle qui avait connu l'aisance, sinon la fortune ; elle qui avait eu un radieux printemps et avait goûté d'indicibles bonheurs sous le toit ensoleillé des Charmettes ; elle qui avait abrité, dans sa fleur première et son éclosion juvénile, un homme de génie, un maître de la pensée et du style ; elle qui, par lui, allait devenir immortelle !

\*\*\*

Mais arrivons aux correspondantes que

Rousseau eut dans la seconde moitié de sa vie. Ses ouvrages enflammés, son ardente pensée, son style plein d'images, son culte de la nature les tenaient captivées ; elles étaient ses amies, ses protectrices, ou ambitionnaient de le devenir, et leurs lettres constituent le plus beau titre de gloire qu'un écrivain puisse envier.

MADAME D'ÉPINAY.

Janvier 1757. — ... Adieu, mon cher et malheureux ami. Que je vous aime, que je vous plains ! Si vous vouliez venir passer vingt-quatre heures avec moi, et ne voir uniquement que moi, je vous enverrais mon carrosse lundi matin à Montmorency, qui vous ramènerait le mardi matin. C'est que je prévois que ma mère sera bien encore huit jours sans que je puisse la quitter.

12 avril 1757. — Je suis encore bien souffrante, mon cher ami, mais j'ai au moins la tête un peu plus libre, et j'en profite pour vous dire que je compte incessamment avoir le plaisir de vous embrasser...

Août 1757. — Je vous avertis, mon cher ami, que tous vos confrères dinent ici aujourd'hui, et vous attendent, mais pas avec plus d'impatience que moi. Je ne veux point de vous demain, parce que vous ne voudriez point de nous ; nous aurons des femmes. Je ne sais où M. d'Ep... a appris que je devais aller dîner avec vous.

Été 1757. — Mon cher ami, est-ce là ce dont nous étions convenus ! Qu'est donc devenue cette amitié, cette confiance ! Et



comment l'ai-je perdue ; qu'ai-je donc fait ? Est-ce contre moi ou pour moi que vous êtes fâché ? Quoi qu'il en soit, venez dès ce soir, je vous en conjure ; souvenez-vous que vous m'avez promis, il n'y a que huit jours, de ne rien garder sur le cœur, et de me parler sur le champ. Mon cher ami, je vis dans cette confiance...

Automne 1757. — ... Ah ! laissons, laissons ce commerce de misères à tous ces cœurs vides de sentiments, et à ces êtres sans idées ; cela ne va qu'à ces petits amants vulgaires qui n'ont que les sens agités, et qui, au lieu de cette confiance et de ces délicieux épanchements, lesquels dans les âmes fortes telles que la vôtre, augmentent les sentiments par la vertu et la philosophie même, mettent à la place de petites querelles qui rétrécissent l'esprit, aigrissent le cœur, et rendent les mœurs plates quand elles ne les rendent pas ridicules... Je veux être toujours comme une ombre heureuse autour de vous, qui vous entraîne au bonheur malgré vous.

Madame d'Epinay, on s'en souvient, avait donné l'hospitalité à Rousseau dans une propriété qu'elle possédait dans la vallée de Montmorency et qui s'appelait l'Ermitage. C'est là qu'il écrivit la *Nouvelle Héloïse*. Leurs relations, très amicales d'abord, finirent par se refroidir, s'altérer, et une rupture eut lieu. On a beaucoup écrit à ce sujet, les uns pour accuser Rousseau d'ingratitude, les autres pour accuser Madame d'Epinay. Nous ne rallumerons point cette querelle, qui n'a qu'un intérêt de second ordre.

MADAME D'HOUDETOT.

3 mars 1757. — J'apprends que vous êtes dangereusement malade, mon cher citoyen ; mon amitié pour vous, vous répond de mon inquiétude et de ma peine. Au nom de Dieu, ne rejetez pas les secours qui pourraient vous être nécessaires. J'envoie exprès savoir de vos nouvelles, faites-m'en donner.

Paris, été 1757. — ... Je ne puis trop vous exprimer ma joie de vous voir rentrer au sein de vos amis. Vous n'étiez pas fait pour en être séparé ; ils sont dignes de vous, vous l'êtes d'eux. Je vous vois avec plaisir reprendre des chaînes qui font qu'on aime la vie, et par lesquelles seules elle est douce.

Votre cœur est également fait pour l'amitié et pour la vertu ; qu'elles embellissent toutes deux jusqu'à vos derniers jours ! Le bonheur n'est placé pour vous qu'auprès d'elles. Mais, en vous retrouvant auprès de vos amis, ressouvenez-vous que j'essayai la première de vous réunir à eux ; que c'est la première marque que vous reçûtes de mon amitié, et qu'elle doit m'assurer la vôtre pour toujours. J'ose me placer dans votre cœur auprès de vos amis...

26 octobre 1757. — Vous avez vu comme nous savons aimer (elle et Saint-Lambert), et notre amitié n'est pas indigne de vous. Croyez, mon ami, que rien n'est échappé de ce qui était en vous à ce cœur si sensible aux vertus, et aux sentiments tendres et honnêtes ; il est aussi incapable de manquer à l'amour qu'à l'amitié. La vôtre ajoute au bonheur de ma vie que l'amour faisait déjà ; je jouis du plaisir de les voir réunis pour embellir mes jours, et pour me faire goûter toute la félicité dont une âme sensible puisse être susceptible. Si j'avais pu former encore quelque désir, c'aurait été sans doute, après un amant tel que lui, d'avoir un ami tel que vous à qui je pusse parler, qui sût m'entendre, qui l'aimât, qui sentît tout ce qu'il vaut, et à qui je pusse faire comprendre que l'amour, tel qu'il est dans mon âme, ne peut le dégrader, et n'est capable que d'ajouter à ses vertus...

Ne méprisons pas, mon ami, un sentiment qui élève autant l'âme que le fait l'amour, et qui sait donner tant d'activité aux vertus. L'amour tel que nous en avons l'idée ne peut subsister dans une âme médiocre, et il ne peut jamais avilir celle qu'il occupe, ni lui imposer rien dont elle ait à rougir...



VUE DES CHARMETTES.

Songez à moi dans votre solitude, écartez la mélancolie ; que le souvenir de vos amis et le mien ne vous donnent que des plaisirs... J'attends de vos nouvelles, et je vous en demande ; interrompez quelquefois vos occupations pour vous livrer à l'amitié.

Le 1<sup>er</sup> novembre 1757. — Comptez à jamais sur moi, mon ami, et puisque cette amitié vous est chère, croyez que je ne suis pas plus capable d'y manquer qu'à l'amour ; je vous l'ai déjà dit, et toute ma vie vous le prouvera. Croyez aussi que mes senti-

ments sont très indépendants de ceux de vos autres amis, s'ils pouvaient jamais vous manquer. Je puis vous répondre pour toujours de deux cœurs que vous vous êtes attachés par tout ce qui est en vous de tendre et de vertueux. Un ami tel que vous ajoutera toujours à l'estime que nous faisons de nous-mêmes, et à notre bonheur.

Paris, 2 décembre 1757. — Je m'occupe beaucoup de ma santé, mon cher citoyen ; elle est trop chère à tout ce à quoi mon cœur s'attache pour n'y pas donner tous mes soins ; c'est par eux que j'aime la vie, et c'est pour eux que je la veux conserver. O amour ! O amitié ! Tant que vous existerez pour moi, vous

embellirez mes jours, et vous me les rendrez chers !

Ne me demandez pas quelle est ma vie : je remplis indifféremment les devoirs de la société, auxquels je ne fais que me prêter ; je vois mes deux amies pour ma satisfaction particulière ; je vais aux spectacles pour mon amusement et ma dissipation. Mais, mon occupation la plus chère, la plus continue, la plus délicieuse, c'est de me livrer aux sentiments de mon cœur, de les méditer, de m'en nourrir, de les exprimer à ce qui me les donne. Voilà ce qui compose ma véritable vie, et qui me fait sentir le plaisir d'exister !

28 janvier 1758. — Avez-vous quelques nouvelles de Diderot ? Je l'ai rencontré l'autre jour chez le baron (d'Holbach). Il m'a fui, je le crois ; j'avais un panier et des diamants ; malgré tout cela, j'avais en vérité aussi un cœur bien fait pour sentir l'amitié, le mérite des bonnes choses, et surtout des bonnes actions et des belles âmes, et il aurait bien pu m'aborder.

Paris, le 12 février 1758. — Quant au scrupule, cher citoyen, qui vous tourmente sur le secret que je fais à mon mari de notre liaison, je vous dirai franchement la chose. Et comme philosophe, et comme bel esprit, votre commerce lui déplairait également, et tout ce qui a fait votre réputation dans le monde serait pour lui un sujet d'éloignement. Je ne doute pas qu'il ne

voulût m'éloigner de vous voir, s'il savait que je vous vois. J'ai cru, sans me rien reprocher, pouvoir conserver et former une liaison d'une innocente amitié avec un homme que j'estime et qui ne lui déplairait que par une très injuste prévention...

On sait quel rôle prépondérant Madame d'Houdetot joua dans la vie de Rousseau, la passion profonde qu'elle lui inspira, les pages admirables qu'il lui consacre dans les *Confessions*.

Si jamais femme fut faite pour plaire à un écrivain ce fut bien celle-là. Elle avait la douceur, l'enjouement, la grâce, l'intelli-

gence, le don d'aimer incarné dans toute sa personne. Elle fut heureuse, et, à celle-là aussi, par surcroît, Rousseau a donné l'immortalité. C'est elle qui reçut, en définitive, le plus bel hommage de son génie, et toujours, lorsqu'il sera question d'eux, on verra Jean-Jacques à ses genoux, sous l'acacia légendaire, dans le parc d'Eaubonne, tel que le représente notre belle gravure, œuvre d'un maître.

LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG.

Paris, mars 1760. — ... Non, jamais, il n'y aura rien de si bien écrit, de si touchant (que la *Nouvelle Héloïse*). Je meurs d'envie de vous voir, je suis à la mort d'une absence si longue.

*trouve en pouvoir d'agir de son chef. Je vous prie, Monsieur, de faire la de plus vos réflexions et sur tout de ne pas vous en prendre à moi s'il arrive des déperceptions à votre bien. J'ay l'honneur d'être avec une respectueuse considération*

*Monsieur  
Votre très humble et  
très obéissant serviteur  
De Warren de La Tour  
des Charmettes 25 juin 1742*

FRAGMENT D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR J.-J. ROUSSEAU  
AVEC APOSTILLE ET SIGNATURE DE MADAME DE WARENS  
(COMMUNIQUÉ PAR M. ÉTIENNE CHARAVAY)



Comment peut-on aimer les gens qu'on voit si peu, ou, pour mieux dire, comment peut-on voir si peu les gens qu'on aime? Car certainement je vous aime de tout mon cœur... Adieu. Monsieur, personne ne vous honore, ne vous estime, et ne vous aime plus que moi...

Paris, juin 1761. — D'aujourd'hui en quinze, nous nous reverrons; j'en meurs d'impatience. M. Coindet vous voit à tout moment; je le trouve bien heureux. Il est occupé de vous, il vous aime de tout son cœur... Nous ne voyons point dans les ouvrages de Voltaire, l'élévation, la force de génie qui est répandue dans cette charmante Julie. Adieu, le plus aimable de tous les hommes, et le plus aimé.

Paris, mercredi, septembre 1761. — Oui, Monsieur, j'ose le dire, mon cœur est digne du vôtre. Il n'y a point de sentiment tendre qu'il ne sente pour vous. Il est impossible d'être plus affligée que je ne le suis de notre séparation. Je voudrais passer ma vie avec vous; vous ne vous en trouvez pas digne. Je crois à votre supériorité, je la respecte, et je l'admire.

Il faudrait être Julie pour habiter Clarens. Je sais bien que l'hôtel de Luxembourg ne lui ressemble pas, ainsi je ne vous dis pas qu'il y a un petit appartement qui serait trop heureux de vous recevoir. Vous le savez, cela suffit, jamais vous ne serez importuné de mes demandes. Vous ne défendez pas les désirs, heureusement: j'aurais bien de la peine à vous obéir... Il n'y a plus de moments dans ma vie où je ne vous regrette, ne vous désire, et ne vous aime!

Paris, jeudi, octobre 1761. — Nous ressentons tous les jours avec délices le prix d'une amitié aussi rare que la vôtre, et je vous aime avec toute la tendresse que vous méritez. Il n'y a pas de cœur plus tendre que le mien...

Paris, novembre 1761. — Ne connaissez-vous jamais les sentiments que j'ai pour vous? Il faut donc vous dire pour la centième fois que je vous aime de tout mon cœur, et que je ne changerai point, tant que je vivrai. Vous serez vénéré avec la même tendresse et la même fidélité... Je ne vous écrirai point des lettres aussi spirituelles que les vôtres: vous vous contenterez de mon cœur, qui n'a pas tant d'esprit que vous, mais qui est bien plus tendre.

La maréchale de Luxembourg, sœur du duc de Ville-roy et veuve en premières noces du duc de Boufflers, était une nature ardente, se plaisant au milieu des fêtes et des grandes réceptions. Elle réalise bien le type de la grande dame au dix-huitième siècle.

Elle avait voué à Rousseau une sorte de culte.

LA DUCHESSE DE MONTMORENCY.

Paris, 25 juillet 1761. — Je vous avertis, Monsieur, que je tremble en vous écrivant; mais j'ai une telle confiance dans la bonté de votre cœur et dans votre indulgence, que quoique je remarque qu'il y a bien des mots répétés dans cette lettre, je ne la recommencerai point. Vous y verrez un style un peu long, et peu agréable, mais c'est le cœur qui conduit ma main en vous écrivant...

Rendez justice aux sentiments les plus sincères; permettez aussi que je vous embrasse, comme si j'étais à Montmorency.

Cette duchesse de Montmorency était la belle-fille de la maréchale de Luxembourg, chez qui Rousseau la rencontrait souvent. Elle aussi s'était en-gouée de Julie, de Saint-Preux, et de celui qui les avait créés.

LA COMTESSE DE BOUFFLERS.

Été 1761. — Je suis charmée que le miel que je vous ai apporté vous ait paru bon. Il y en a de deux espèces, je voudrais savoir lequel vous préférez. Ce sont de ces présents qu'on peut accepter sans déroger aux lois les plus sévères, et véritablement je n'ai rien mangé de plus agréable en ce genre.

24 juin 1762. — Que le malheur n'altère pas votre vertu, c'est une épreuve dont les âmes comme la vôtre, doivent sortir victorieuses... Que parlez-vous, Monsieur, d'opprobre et d'humiliation? Votre gloire et votre réputation seront immortelles, et ne dépendent point des coutumes locales.

Cette amie de Rousseau était célèbre par sa beauté et son esprit. Attachée d'abord à la duchesse d'Orléans, elle passa à la cour du prince de Conti, dont elle devint l'amie, et brilla là d'un vif éclat. Elle favorisait les arts et les lettres, et elle-même composa une tragédie qui fit beaucoup de bruit. Elle avait pour Rousseau un dévouement à toute épreuve. Elle le défendit contre ses adversaires, et lui rendit tous les services que son ombrageuse fierté voulut bien accepter.

LA MARQUISE DE CRÉQUI.

Janvier 1759. — Votre ouvrage (*Lettres sur les Spectacles*) a eu un plein succès. M. de Marmontel vous réfute, en ne vous répondant point. Les femmes sont un peu furieuses. Laissez

dire tous ces oisons-là, et pensez que jamais vous ne donnez quatre lignes qu'elles ne fassent sensation.

Montflaux (Bas-Maine), 8 août 1764. — J'envoie ma lettre pour l'affranchir à Paris jusqu'à Pontarlier, car ici nous n'avons qu'un postillon à pied qui va porter nos lettres à Mayenne, et nous rapporte nos réponses. Il est souvent saoul de poiré, mais d'ailleurs bon enfant, et conservant sa boîte de bois dans nos pré-

cipices et dans ses rafraîchissements.

Adieu, encore une fois, Jean-Jacques! Plût à Dieu de nous revoir bientôt!

Les salons de la marquise de Créqui furent pendant longtemps le rendez-vous de la belle société. Ses lettres ont été publiées en partie; elles prouvent son esprit, son bon sens et son savoir. Elle professait une dévotion assez originale et se sentait attirée vers Jean-Jacques. Elle le recherchait avec insistance. A son gré, il ne lui répondait point assez souvent, et elle le harcelait, en lui faisant de doux reproches. Il lui écrivit un jour qu'il renonçait à toute correspondance et qu'elle ne devait



J.-J. ROUSSEAU AUX PIEDS DE MADAME D'HOUDETOT (CONFESSIONS II<sup>e</sup> PARTIE, LIVRE IX).

*véritablement à votre bonheur je vous  
le souhaite aussi durable que l'est la  
considération parfaite avec laquelle  
je suis, Monsieur,  
à l'écouter  
à 21. May 1779.*

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA  
(TIRÉ DU CABINET EUGÈNE CHARAVAY)

*vous êtes affectueux  
Louise Dorothée*



plus compter sur ses lettres. Elle en fut navrée. « Adieu, madame, lui disait-il. L'amitié dont vous m'avez honoré me sera toujours présente et chère ; daignez aussi vous en souvenir quelquefois ! Bien loin de vous oublier, je fais un de mes plaisirs de me rappeler les heureux temps de ma vie : ils ont été rares et courts, mais le souvenir les multiplie... »

MADAME DE VERDELIN.

*Brenne (Indre), 24 août 1771.* — Vous savez ce que je vous ai dit, et ce que je penserai, et, qui mieux est, sentirai toute ma vie. Je vous admire avec enthousiasme, et je vous aime comme le cœur le plus sensible et le plus vrai qui ait jamais existé.

Je voudrais pouvoir vous donner des preuves de tous ces sentiments, mais je connais si bien les vôtres que, pour vous servir à votre mode, je m'en tiens à vous être inutile... Mais non, j'ose croire que je ne suis pas inutile à votre bonheur. Le premier, le seul pour un cœur tel que le vôtre, c'est de savoir qu'il en existe un bien vrai, bien sensible, sur lequel vous pouvez compter à la vie et à la mort, et vous avez en moi ce cœur... C'est ici où j'ai commencé à vous lire, où je formai le désir de vous connaître. Que j'ai de plaisir à vous l'écrire !

Au milieu de ce chœur, de cette théorie de femmes dont nous citons les lettres, la marquise de Verdelin représente la bonne âme que rien ne rebute, qui aime avec simplicité et solidement, et qu'on est sûr de retrouver après les absences, les voyages, les oublis, les infidélités. « C'est la ferme en Beauce », comme disait Alexandre Dumas père. Quoi qu'il arrive, toujours elle vous fait bon accueil, trop heureuse encore qu'on veuille bien penser à elle.

LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

*Gotha, 4 mai 1765.* — Je profite avec empressement, Monsieur, d'un avis de milord Maréchal pour vous assurer que si vous avez besoin de retraite, vous n'en trouverez jamais de plus sûre et de plus tranquille que chez nous ; que vous trouverez ici tous les soins et toutes les consolations que vous désirerez, qu'en un mot vous serez reçu avec des transports de satisfaction et par les mains de l'amitié. Soyez persuadé, Monsieur, que je partage véritablement vos peines, que je voudrais les soulager, et que je suis avec estime votre affectionnée amie.

Il s'agit ici de la femme de Frédéric III, duc de Saxe-Gotha. Elle voulait faire de son duché un foyer intellectuel et y attirer les beaux esprits de son temps. Elle

était en correspondance avec Voltaire, qui lui dédia un de ses ouvrages. Elle lisait avec passion les œuvres de Rousseau, et le sachant malheureux, persécuté, elle lui offrit un asile. Il n'accepta point, mais se montra reconnaissant. En effet, dans une lettre adressée à son ami Klupffel, à Berlin (mai 1765), nous remarquons ces lignes : « Un autre motif encore m'eût attiré dans votre ville, c'eût été le désir d'être présenté par vous à Madame la duchesse de Saxe-Gotha et de voir de près cette grande princesse qui, fût-elle personne privée, ferait admirer son esprit et son mérite... »

Nous pourrions multiplier longtemps des citations analogues à celles qu'on vient de lire, et qui prouvent combien Rousseau fut aimé. Ces fragments suffisent. Ils disent éloquemment la puissance de fascination de cet homme extraordinaire, qui exprima l'ivresse des cœurs aimants avec une éloquence que nul n'a égalée.

En présence de toutes ces lettres émanant des femmes les plus séduisantes d'une époque, un regret saisit l'âme : on voudrait les avoir connues, les avoir admirées, et les avoir aimées ; on s'attriste à la pensée que leurs séductions, leur absence de préjugés, leur curiosité intellectuelle ne revivront jamais, et on enveloppe leur souvenir de la plus affectueuse des caresses.

Prestige incomparable du génie ! Sans Rousseau, la plupart de ces femmes charmantes seraient ignorées de nous ; leur trace gracieuse aurait été recouverte par la poussière du temps et de l'oubli, et, depuis longtemps, nul n'en parlerait plus. Il leur a suffi de témoigner quelque sympathie à l'écrivain de la *Nouvelle Héloïse*, et leur mémoire est sauvée du naufrage.

Elles n'ont rien perdu, en s'intéressant à l'infortuné Jean-Jacques ! « Un rayon de sa gloire est tombé sur elles », suivant le mot de Sainte-Beuve, et, paré de cette clarté magistrale, leur nom ne périra jamais !

HIPPOLYTE BUFFENOIR.



MADAME D'HOUDETOT, PAR MASSARD  
D'APRÈS UNE MINIATURE APPARTENANT À M. DE CRÉVECEUR.

*Votre lettre m'a été très agréable. J'ai beaucoup de peine à croire qu'il me parvienne, et que je ne sois pas en danger de ne pas vous en avoir une et que je ne sois pas en danger de ne pas vous en avoir une. D. De la Haye et moi, je désirons pouvoir vous en avoir une.*

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MADAME D'HOUDETOT  
(COMMUNIQUÉ PAR M. DE CRÉVECEUR).





# LA SOURCE WILLY

PAR WILLY

Il y a deux ans, deux ans seulement, au lieu de nager comme aujourd'hui dans l'opulence, j'étais à la côte, j'étais à sec ; au lieu de ces pâturages, vignes, châteaux et dépendances cossues qui excitent l'admiration des touristes et la basse envie de mes intimes ; au lieu de ces bons biens au soleil, j'avais belles dettes à la lune, belles reconnaissances du Mont-de-Piété et si horribles monceaux de papier timbré, que j'avais pu tapisser les murs de mon appartement, modeste jusqu'à l'humilité, de protêts, assignations, exploits, décoration agréable à l'œil et ne revenant pas à plus de cent francs le mètre : c'était pour rien.

Oui, à l'époque en question, je signalais des traites avec l'élégante désinvolture que donne la certitude d'être insolvable ; mon attitude seule n'était pas empruntée. *O Gioventù!* Mais attendez la fin.

Le 14 mai 1893, je fus invité à dîner par mon vieil ami Daffer, le brasseur bien connu qui possédait alors en Seine-et-Marne, près de Vessel, un domaine dont il ne songeait aucunement à me faire profiter : vignes chananéennes, blés d'or contrôlé, bois planté uniquement d'arbres de la Liberté, toute la lyre ! Entre nous, ce richard est foncièrement malhonnête, mais je l'aime comme cela. Vous voudriez m'offrir demain un autre vieil ami délicat jusqu'au scrupule, je le refuserais net. D'ailleurs, suivez-moi bien : si Daffer eût été honnête, j'aurais eu scrupule à le mettre dedans ; or, je devais le mettre dedans pour faire fortune. La conclusion s'impose.

Le brasseur Daffer me reçut gentiment et, pour la dixième fois, m'imposa la visite de sa propriété ; je dus feindre l'extase devant ses écuries, son parc, ses chenils, son épouse. Enfin j'admirai tout.

A table il insinua, entre le beurré gris et le chester :

« Hein, il te plaît, ce pays ? »

— Mon Dieu oui, tu as d'excellent cognac ; avec les journaux du soir, c'est tout ce que je demande à la campagne, car je n'ai



pas d'or, ma naissance est modeste et mes vœux sont ceux d'un simple bachelier ès-lettres.

— Eh bien, homme de goûts simples, tu devrais t'installer ici.

— Et des capitaux, où en trouverais-je ?

— Bah ! ton oncle Samuel Abraham ne passera pas la semaine ; tu ne dois pas l'avoir hypothéqué jusqu'au dernier louis ?

— Heu ! heu !

— D'ailleurs, combien de place te faut-il ? presque rien, onze cents mètres de terrain boisé ; tu bâtis une maisonnette là-dessus... J'ai ton affaire. Viens voir ça, à deux kilomètres d'ici ; ça te promènera.

Subodorez-vous la ruse ? Le traître ne m'avait fait venir que pour me caser son petit terrain, au milieu duquel se tortillait un ruisseau prétentieux ; d'ici vous voyez le site : le ruisseau naissait d'une source, la source issait d'une grotte ridicule, pouah !

Il me demanda : « Hé, ça te convient ? »

J'allais lui répondre : « Pantin, plutôt, avec le dépotoir ! » quand surgit en ma cervelle un projet que j'eusse considéré comme vésanique si tout autre que moi l'avait jamais conçu... Voyons, c'est bien ça... débit de la source presque aussi rapide que celui de Coquelin aîné... appelons-le  $n$ , j'ai  $n$  ( $24 \times 30 \times 12$ )... oui, parbleu,  $\sqrt{\frac{a \cdot b \cdot c \cdot d}{99}}$ , parfait ! Il faut vous dire que je n'ai pas mon pareil pour ce genre de supputations quasi-instantanées, j'ai des calculs mentaux comme d'autres en ont de bilieux. Le résultat me satisfait, mais je me gardai d'exulter ostensiblement et je poussai un nouvel « Heuheu ! » des plus vagues.

« Considère comme c'est exposé ; à une lieue de la gare de Vessel.

— Bien petit.

— Tu pourras t'arrondir, les terrains sont pour rien dans cet



endroit. Et puis, je t'abandonne la source ; tu la capteras pour faire un jet d'eau ; avec un œuf dessus et des boules de couleur tout autour, tu auras là quelque chose de vraiment réussi. »

Mon cœur bondissait de joie, mais j'éteignis la flamme qui brillait dans mes yeux pers et je feignis l'irrésolution.

« C'est que, c'est si humide... »

— Voyons, mon vieux, réfléchis un peu. Tu penses bien que si le terrain n'avait pas quelques défauts je te le vendrais plus cher, mais je te le laisse pour un morceau de pain.

— Ah ! pour un morceau...

— ... De pain, oui ! »

Je tâtai ma poche droite, j'y sentis précisément un morceau de pain. J'en ai toujours sur moi pour donner aux cygnes que je rencontre dans les poèmes symbolistes. Marché conclu séance tenante. Chez le notaire nous signâmes un acte par lequel le brasseur Daffer, tout heureux de se débarrasser d'un affreux petit terrain, inutilisable (il le croyait, du moins), me l'abandonnait avec tous ses droits sur la source. Je lui fis croire que j'y voulais construire un lavoir privé pour laver mon linge sale en famille.

Durant cinq semaines on ne vit que moi sur la ligne de Vessel à Paris ; j'achetai à crédit les terrains environnants, je fis enclorre ma source et bâtir un réservoir-filtre où je clarifiai l'eau.

Mon vendeur surveillait ces préparatifs avec inquiétude. Sa joie, sans mélange tant qu'il avait cru me rouler, sa joie se transformait rapidement en mélancolie anxieuse ; il commençait à soupçonner mes projets. S'il avait pu s'en douter plus tôt !... au lieu d'un morceau de pain il aurait exigé toute la miche !

Loyalement — c'est une manière de parler — il vint s'enquérir de mon plan. Je m'ouvris à lui sans hésitation, ayant toujours eu du goût pour ce psychologique *Hara-Kiri*.

« As-tu remarqué, ô subtil Daffer, qu'en été les Parisiens boivent un liquide dont les cochons départementaux ne voudraient pas pour s'ablutionner le groin ? De ces absorptions naissent diverses contrariétés, typhus, choléra, interpellations au Conseil municipal. Et tous les ans ça recommence. Or, moi, que fais-je ? Je filtre mon eau, je la mets en bouteilles, je l'étiquette EAU PURE GARANTIE DE SOURCE et je la vends quatre sous, sans le verre.

— Mais qui garantira la pureté de ton eau ?

— Une expertise, parbleu ! Je viens d'écrire à l'expert O. Crédey-Raubertot, qui viendra demain prélever quelques échantillons pour les analyser dans son laboratoire.



— Malin, très malin ! Mais j'espère que tu n'oublieras pas ton vieil ami Daffer qui t'a donné l'occasion...

— Pardon, pas donné, vendu. Avec ça que tu aurais lâché ton terrain si tu l'avais cru bon à quelque chose ! Ah ! c'est la première fois que je te vois sentimental, mon vieux, mais ça tombe mal, tu sais.

— Au moins, garde-moi...

— Je te garde une place dans mes souvenirs. Un point, c'est tout.

— Ingrat ! Rira bien qui rira le dernier ! »

Et le brasseur Daffer s'éloigna d'un pas mélodramatique, roulant des yeux furieux et des projets vindicatifs.

L'expert arriva le lendemain à Vessel. Tout était prêt, j'avais rempli moi-même le réservoir-filtre, après l'avoir scrupuleusement nettoyé. J'allai chercher mon homme à la gare et je lui montrai les préparatifs de mon installation, le futur atelier de bouchage, les salles où travailleraient les colleurs d'étiquettes et les intrépides rince-bouteilles, etc.. etc.

L'heure du départ approchait, il insista pour remplir lui-même ses flacons. Par discrétion, je m'éloignai. De loin je le vis remplir ses bouteilles, mirer, boucher, cacheter ; je m'approchai alors pour prendre un reçu, et je ne pus retenir un cri d'horreur à la vue des échantillons : au lieu de ma belle eau limpide, filtrée, adamantine, je ne vis plus qu'un horrible mélange à peine bon pour les chiens de Jézabel, jaunâtre, opaque, huileux, où s'agitaient d'inquiétants corpuscules. J'eus à peine la force de demander :

« Vous avez rempli vos bouteilles au réservoir ? »

— Oui. A première vue, je pourrais vous dire que votre eau me semble moins pure que vous ne me l'aviez dit, mais nous verrons les résultats de l'analyse.

— Attendez, il y a erreur... »

Mais l'expert O. Crédey-Raubertot tenait à ne pas manquer son train. Il fila avec ses échantillons. Je tombai sur un banc comme un cadavre tombe.

Quand j'eus repris mes sens, des soupçons me déchiquèrent ; j'interrogeai le garde de l'enclos.

« Personne n'est venu en mon absence ? »

— Personne... ah ! si, l'ami de monsieur, M. le brasseur Daffer, qui est venu aussitôt après le départ de monsieur. Il avait sous le bras un gros paquet, même qu'il a dû l'oublier près du réservoir, car il est reparti sans...

— Double brute ! Triple idiot ! Quadruple crétin ! Il ne fallait pas le laisser un seul instant ! Eh bien, nous sommes propres ! »

J'ouvris le réservoir. Pour être propres, nous étions propres ! Mettant à profit l'imbécillité du gardien, Daffer avait immergé dans le filtre un tas de malpropretés anti-hygiéniques, du soufre pour dépuceronner les rosiers, de vieilles ferrailles, des souliers hors d'âge, un chat décédé, le Théâtre complet de Chirac, enfin tout ce qu'il avait pu trouver de plus dégoûtant.

Il allait être coquet, le rapport de l'expert ! Canaille de Daffer ! Je lisais dans son jeu, à présent : je m'étais endetté jusqu'au cou, j'étais ruiné, alors il se présenterait, rachèterait à vil prix mon terrain, mon installation, mon idée géniale. La Fortune, un instant entrevue, monocyclait vers d'autres contemporains. Je pleurais dans mon réservoir-filtre.

Trois jours après, je reçus de mon expert la lettre la plus inattendue, la plus affolante, la plus grande, la plus petite, la plus mariage-de-Mademoiselle ! Tenez, lisez vous-même, moi je ne peux pas.

Ce 25 juin 1893.

Expert O. CRÉDEY-RAUBERTOT,

Directeur du Laboratoire de Toxicologie sociale, Aspirant à l'Institut, Candidat à la Légion d'Honneur, Officier d'Académie.

Cher Monsieur,

Pourquoi dépréciez-vous votre source en la déclarant pure ? Elle

est mieux que pure, elle est magnifiquement chargée, ainsi que vous pouvez vous en rendre compte en lisant le Rapport ci-inclus. Vous tenez une fortune. Aucune eau de ma connaissance ne contient en telles quantités du soufre, du fer, du salpêtre, du phosphate de chaux. La source Willy doit être parfaite pour guérir les neuf dixièmes des maladies courantes, de l'avis de MM. les docteurs Tamy, Funus et Meyzambières, à qui j'ai communiqué des échantillons et qui l'ont déclarée idoine à opérer une véritable révolution dans l'hydropathie.

Inutile de vous dire que je me tiens à votre disposition pour installer le laboratoire que nécessite une source de cette importance, ma compétence vous est connue. Je fais 3 o/o d'escompte au comptant.

Veuillez agréer, avec mes compliments les plus sincères, l'expression de ma haute considération.

O. Crédey-Raubertot.

Après m'être, dans l'excès de ma joie, roulé à plusieurs reprises sur mes riches tapis d'Orient, je lus et je relus le rapport, un chef-d'œuvre de conscience qui énumérait à un million près les quantités de sel marin, d'arsenic, de machin et de chose, contenues dans l'eau de la source Willy. Canaille de Daffer, béni sois-tu !

Je convoquai les trois médecins que m'avait indiqués l'expert : ils goûtèrent l'eau du bout des lèvres, lui trouvèrent un goût "très caractéristique" — je vous crois ! — et dressèrent un procès-verbal déclarant que ce liquide était souverain contre la migraine, la dermatose, la coxalgie, la peste, la neurasthénie, l'amaurose, plus diverses autres maladies encore mal connues. En récompense, j'engageai ce trio de princes de la Science comme médecins de l'établissement projeté, à beaux deniers futurs.

J'employai le mois suivant à acheter le concours désintéressé de la presse. En plus de vingt gazettes médicales parurent des articles exaltant les eaux de Vessel (Source Willy) avec un lyrisme communicatif. *Une révolution méticale... Une découverte miraculeuse... Etude de la Source Willy à différents points de vue...* Un journal, dont l'impartialité m'avait paru trop exigeante pour que je songeasse à me l'assurer, risqua des critiques ; aussitôt, avec une formidable unanimité, tous mes défenseurs se réunirent pour écr. l'infâme et le willypendèrent. Il n'y a pas à dire, j'étais bien servi.

Puis j'imaginai encore ceci : tous les journalistes marrons qui vivent sur l'Hôtel des Ventes, mangeant à plusieurs râteliers, buvant les paroles des commissaires priseurs, se chauffant au feu des enchères, tous ces gens de lettres et de corde, depuis le rédacteur en chef de *La Brocante honnête* jusqu'au directeur du *Fourgat sans préjugés*, annoncèrent, proclamèrent, exaltèrent, la mise en vente d'un fort lot de béquilles provenant de rhumatisants que l'absorption d'une douzaine de bouteilles, emplies à la Source Willy, avait guéris ra-di-ca-le-ment. L'effet fut considérable.

Tandis qu'on me construisait un Casino en carton-pierre, je confectionnai l'étiquette apposable sur mes bouteilles ; le texte reproduisait : 1° l'analyse Raubertot ; 2° le procès-verbal des docteurs

Tamy, Funus et Meyzambières ; 3° un petit topo suggestif rédigé par moi-même et dont voici la péroraison :

« Délicieuse au goût, cette eau est, prise à jeun, éminemment apéritive ; mélangée au vin pendant le repas, elle active la digestion. Elle rend également de grands services comme eau de toilette, entretient la fraîcheur du teint, la pureté de l'haleine et la souplesse de la peau.

Elle fait prendre aux cheveux gris une belle couleur noire, elle teint les cheveux noirs en roux. On peut l'utiliser également pour le nettoyage de l'argenterie et, en général, de tous les ustensiles de cuivre. Vaporisée, elle purifie l'air ; additionnée de cirage, elle donne aux chaussures un éclat sans égal. »





Puis, au centre de l'étiquette, je plaçai, non pas la photographie de l'établissement, à peine construit, mais celle du château de Chambord, pour encourager les baigneurs.

Enfin, lorsque mon eau était pure, je comptais la vendre vingt centimes la bouteille, mais sale, je ne pouvais pas la laisser à moins de quinze sous.

En un trimestre, on me construisit, outre le Casino, un hôtel monstre, des piscines, une installation complète d'hydrothérapie avec d'innombrables appareils à douche-que-veux-tu. Pour peupler tout cela, j'écrivis à l'Agence Générale des Personnels, qui m'expédia par retour du courrier : un Général de brigade en retraite (rosette, impériale blanche, récits de campagne), un Prince incognito, deux Comiques en renom, une Danseuse à peine défraîchie, trois Ténors dont un sachant sol-



fier, un Homme de lettres (spécialité de nouvelles à la main, potins boulevardiers, jardinage de confrères illustres), un assortiment de Grands Noms ayant éprouvé des revers de fortune, vingt Jeunes Gens oisifs (lawn-tennis, cotillon, poker), un Evêque *in partibus* avec anneau et vicaire général, plusieurs Vieilles Dames encore très bien aux lumières, flanquées de leurs Jeunes Nièces, bref, la figuration complète d'une station balnéaire dans

le mouvement. Nouvelle tournée de notes dans les journaux, à la suite desquelles affluèrent les vrais baigneurs, ceux qui ne se baignent jamais. J'avais eu soin d'insérer partout des notes mensongères (ce que la boucherie et le journalisme appellent « faux-filets ») prétendant que, dans les hôtels gavés de voyageurs, il était presque impossible de se caser; moi, je me connais, si l'on m'informait que le Paradis est ainsi encombré, je renoncerais à m'y faire recevoir, du coup; mais pour aguicher les gens vraiment *select*, rien ne vaut une annonce célébrant la difficulté de dénicher un logement : comme Louis XVIII, ils n'apprécient guère que la « chambre introuvable ». La *season* ne tarda pas à « battre son plein. » Les petits chevaux tournèrent en rond, tournèrent cent tours, tournèrent mille tours comme s'ils avaient lu Verlaine; la cagnotte du baccara devint pléthorique.

Il me fallait aussi de la couleur locale; j'en eus. Les indigènes furent vêtus à mes frais, pittoresquement (les femmes : jupe courte, bas chinés, fichu écarlate, corsage bernois en soie gorge-de-pigeon, chapeau de paille cabriolet; les hommes : veston court en velours noir, culottes, bas blancs à côtes, souliers à boucles, cape rouge, béret Rubens). Je gagnai ainsi les artistes et les carrières libérales.

Enfin, je fis installer un ancien Camp de César comportant des débris d'armures, des antiquités avariées, un lot d'ossements, plusieurs pans de murs. Du coup j'attirai la clientèle anglaise.

Je suis en pourparlers avec M. Anatole France pour qu'il me découvre une petite Jeanne d'Arc autochtone; de la sorte, lors de l'inauguration du monument, je suis sûr de recevoir la croix d'honneur.

Ça marche! ça marche! Cette année nous avons six fois plus de monde que l'an dernier : l'établissement de bains regorge de malades; le débit des bouteilles s'est élevé de trois millions à cinq; la partie, au Casino, ne languit pas; les terrains décuplent de valeur, les paysans me bénissent; aux prochaines élections j'entrerais à la Chambre sans même avoir de concurrent. Voilà où l'on arrive avec de la conduite et du travail! Quant à Daffer, miné par une maladie de foie, il a quitté le pays.

Jeunes gens qui cherchez votre voie, ne vous égarez pas dans les vaines ambitions de l'artiste, vendez de l'eau à vos contemporains et, si possible, de l'eau sale.

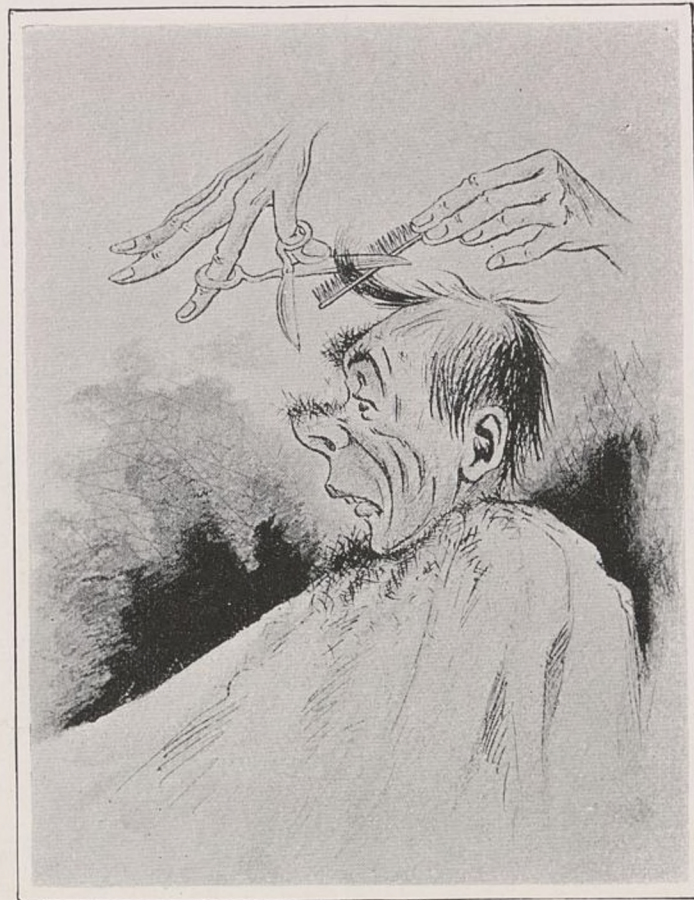
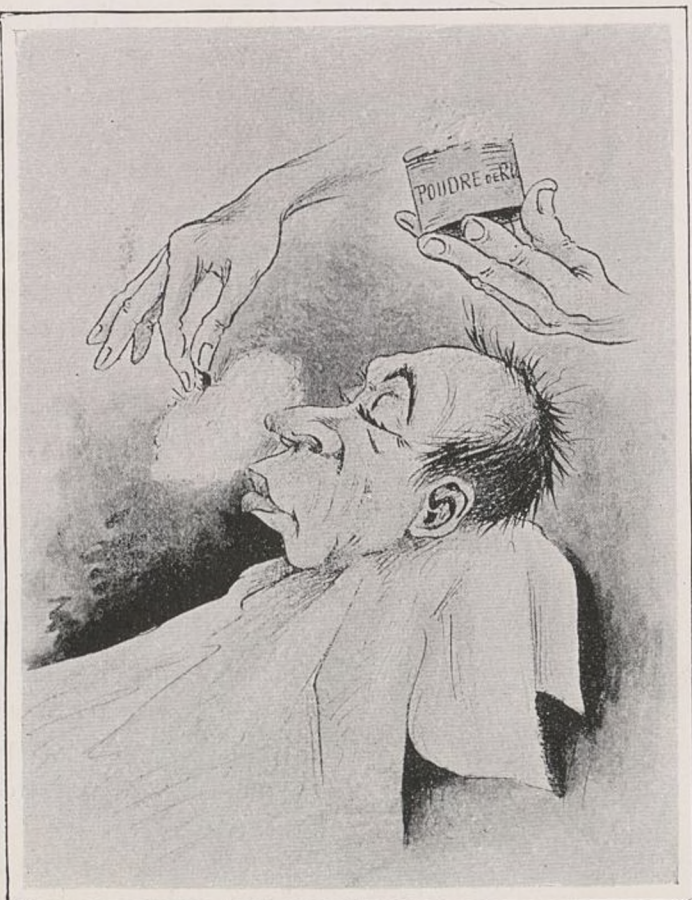
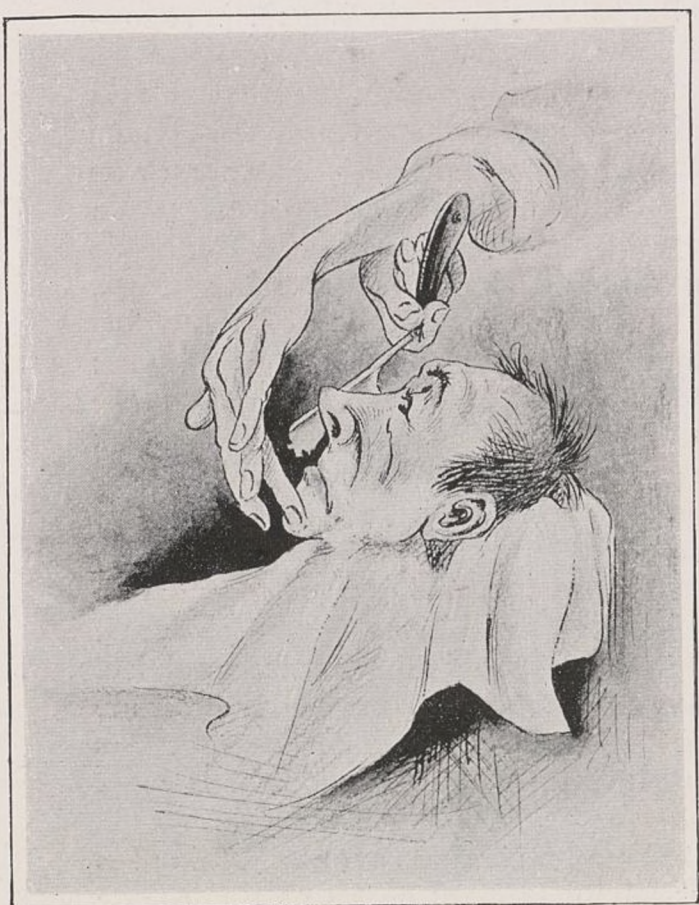
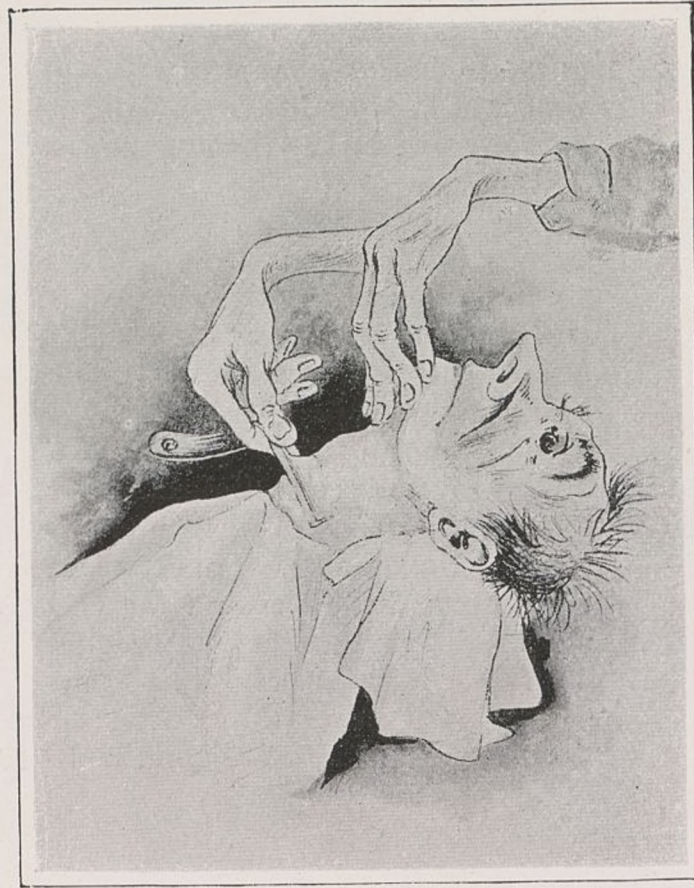
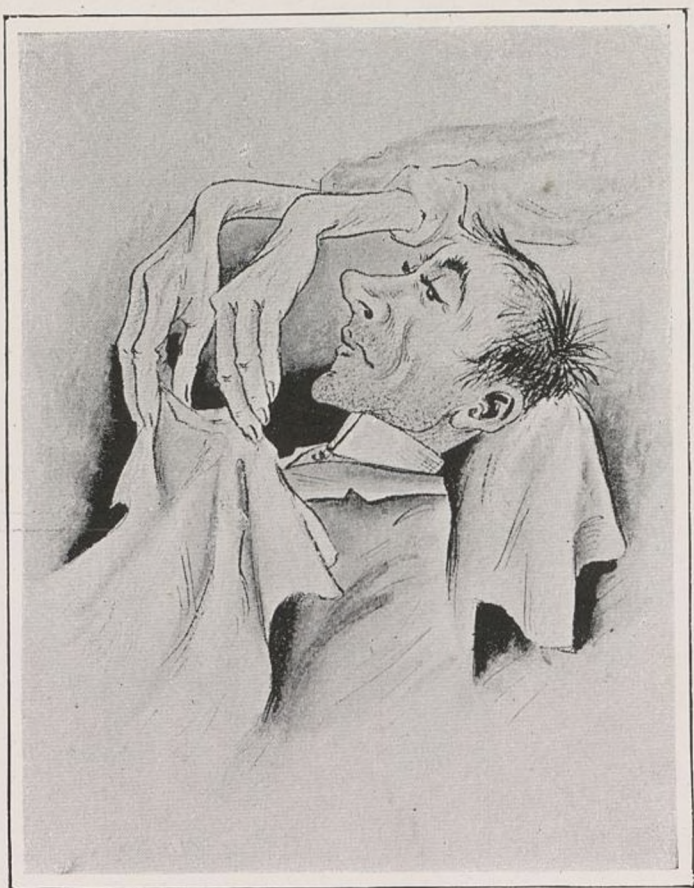
(Illustrations de Eugène Courboin.)

WILLY.





# UN COMPLET CHEZ LE COIFFEUR



PAR BRUYAS



C. HERMANN-LÉON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright 1895 by Boussod, Valadon & Co.

UNE IDYLLE

Typographe BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1895.









# Zulietta

par André Theuriets

DANS une de ses préfaces, George Sand raconte comment, à Venise, en écoutant la conversation d'une blanchisseuse et d'une femme de chambre, l'idée lui vint d'écrire son roman d'André. Les menus commérages défrayant cette causerie entre deux portes étaient si semblables à ceux des ouvrières de La Châtre, qu'elle eut l'hallucination de se retrouver subitement en plein pays berrichon. — Un matin, dans cette même Venise, j'ai reçu une impression identique, tandis que penché à ma fenêtre je jouissais du frais silence, qui est un des charmes de cette ville de féerie.

L'endroit était propice au rêve. Au-dessus de moi, la lagune clapotait contre de vieux murs de brique rose revêtus à la base d'une mousse d'un vert tendre. En face, une antique maison à fenêtres ogivales et à balcons de marbre mirait dans le tremblement de l'eau sa façade noircie et ses volets clos. Une terrasse fleurie de géraniums laissait voir, en retrait, un étroit jardin d'où un platane versait sur le canal sa débordante frondaison printanière. Un peu plus loin, la lagune faisait un coude brusque. A de longs intervalles, après le cri avertisseur du gondolier, une gondole émergeait de l'ombre, glissait sur l'eau brune qu'elle rayait d'un pâle sillage argenté, puis disparaissait sous un pont voisin. Ce coin endormi avait une si singulière analogie avec un des vieux quartiers de ma petite ville, que peu à peu une illusion m'envahissait. La sonnerie berceuse d'une cloche d'église aidait encore à cette vision rétrospective. Il me semblait que j'avais rajeuni de vingt-cinq ans et, qu'accoudé à ma croisée, je voyais fuir l'eau de notre vieux canal de Villotte, entre les maisons de la rue des Juifs, tandis qu'une messe matinale tintait à l'église des Augustins, voisine du logis paternel.

Tout à coup, dans l'exquise fraîcheur de ce silence suggestif, une voix de femme jaillit d'une fenêtre ouverte, que masquait le platane de la terrasse. La voix limpide et jeune fredonnait une barcarolle très populaire à Venise :

La barcheta zé a la riva ;  
Via, destrighi te, Catina,  
Che la luna zé vicina  
A dar volta e tramontar.

Par de geto la laguna,  
E de smalto el firmamento ;  
Le isolette par d'argento.  
Più natura no pel far.  
O Venezia benedeta,  
No te vogio piu lasar...

Alors l'hallucination fut complète. Cette barcarolle, je l'avais entendu chanter dans ma jeunesse, et combien la voix de celle qui la chantait m'avait été chère !

De même que sous la voûte solitaire d'un pont le cri d'un batelier qui passe réveille un écho longtemps endormi, la musique

de cette barcarolle évoquait en moi des émotions assoupies depuis des années. Je plongeais au fond de l'eau morte des souvenirs et j'y retrouvais dans leur beauté un peu fanée les choses d'autrefois. Je revoyais mon vieux quartier de la rue des Juifs aux sombres façades verdies par l'humidité du canal, et à une fenêtre haute, décorée d'œillets rouges, m'apparaissait la séduisante figure de Juliette Stadelli, qui chantait si joliment : *La barcheta zé a la riva*.

Cette Juliette était née du mariage romanesque d'une de mes compatriotes avec un réfugié italien, le comte Daniele Stadelli. La mère, après une vie assez aventureuse, était revenue vivre en son pays natal avec sa fille. Le comte, qui s'occupait de politique et de journalisme, faisait, à des intervalles irréguliers, de brèves apparitions dans son ménage, puis s'éclipsait pendant des années. L'éducation de l'enfant avait été laissée à la mère et s'était ressentie du décousu de l'existence commune. Trimbalée de pensionnat en pensionnat, la jeune fille, très intelligente, y avait reçu une instruction variée et mal pondérée. Elle était bonne musicienne, peignait un peu, parlait plusieurs langues et lisait beaucoup à tort et à travers. Elle avait paternisé. Elle possédait l'imagination ardente, l'humeur vagabonde, la séduction de Daniele Stadelli, et aussi ce besoin d'être remarquée et de faire du bruit dans le monde, qui était la note dominante du caractère paternel.

A l'époque dont je parle, Juliette Stadelli, ou simplement Zulietta, comme on l'appelait familièrement, touchait à sa vingtième année. C'était une belle jeune fille, de taille moyenne, mais parfaitement proportionnée ; souple, enveloppante, avec une vivacité italienne qui ajoutait à la grâce de ses mouvements. Elle avait de beaux bras, des mains mignonnes et de petits pieds. Ce qui séduisait surtout en elle, c'étaient de magnifiques cheveux châtain retombant en un chignon lâche sur la nuque, et d'éclatants yeux noirs, d'un noir lustré pareil à celui des cerises sauvages. Deux seules choses déparaient le charme de ce visage : un menton trop massif et la distance trop grande entre la lèvre supérieure et le nez finement modelé. Cela donnait au bas de la figure une expression un peu animale ; mais quand elle souriait en montrant ses dents blanches, on oubliait cette légère tare.

On ne la goûtait pas beaucoup dans la société provinciale et rigide de Villotte. Ses façons garçonnières, son franc parler, ses toilettes voyantes et excentriques, trahissant un obstiné désir d'attirer les regards, déplaisaient aux mères de famille, en même temps que son originale beauté excitait la jalousie des filles à marier. On lui reprochait d'être mal élevée, inconséquente et coquette. Néanmoins, à cause de son remarquable talent musical et de sa jolie voix, on l'accueillait partout, et il n'y avait guère de soirées où elle ne fût la bien venue. Nous autres jeunes gens, nous en étions tous amoureux. Lorsqu'elle chantait, nous fai-



sions cercle autour d'elle, nous nous disputons ses valse et ses contredanses, et, à la sortie du bal, nous attendions au coin de la rue déserte le moment où elle passerait avec sa mère, afin de voir encore luire ses yeux noirs à la clarté des étoiles.

Zulietta savourait ces enthousiastes hommages, indistinctement, comme on respire l'odeur d'un bouquet de roses, sans s'attacher à l'une plus qu'à l'autre. Elle s'entourait avec plaisir de ce cercle d'adorateurs, mais n'avait de préférence marquée pour aucun d'eux, ce dont j'enrageais pour ma part. J'aimais Zulietta avec l'ardeur de mes vingt-cinq ans, et aussi avec la candeur d'un garçon qui sent son cœur battre sérieusement pour la première fois. Comme tous les gens passionnément épris, je m'imaginai que Mademoiselle Stadelli était la seule femme que je pusse aimer et que, sans elle, ma vie n'aurait aucun but ni aucune saveur. Aussi son insouciance et cruelle coquetterie me faisait-elle atrocement souffrir. Je ne pouvais me résigner à l'incertitude où elle se plaisait à nous laisser tous. La promiscuité des sourires, des œillades et des enjôleuses paroles qu'elle distribuait indifféremment, m'indignait. Je n'étais pas d'aussi bonne composition que mes rivaux, et le doute me causait une angoisse intolérable. Une situation nette, si désespérante qu'elle pût être, me semblait préférable à l'anxiété qui m'enflévrant, et malgré ma naturelle timidité, je résolus, à la première occasion, de m'en expliquer franchement avec Zulietta. Ce n'était pas facile. La jeune fille nous accueillait volontiers chez elle, mais elle évitait adroitement de rester en tête-à-tête avec l'un de nous. Pourtant, un jour, je sus devancer mes camarades et la trouvai seule dans la chambre qui lui servait à la fois de salon et d'atelier.

Je vois encore cette grande pièce, située au premier étage de sa maison de la rue des Juifs. Sur l'appui des fenêtres ouvertes, le vent balançait les tiges des œillets rouges épanouis, et du fond du canal un frais clapotement montait. La réverbération des rayons du soleil dans l'eau dessinait sur le papier de tenture de blonds reflets moirés qui y dansaient d'une façon fantastique. C'était un après-midi de dimanche; les cloches des Augustins sonnaient les vêpres et le bercement de la sonnerie s'harmonisait intimement avec ce murmure d'eau courante et cette danse des moires blondes sur la tapisserie.

Tandis que, le cœur battant, je refermais la porte, Zulietta, assise au piano, se haussa un moment sur son tabouret. S'apercevant que j'étais seul, elle promena de nouveau bruyamment ses doigts sur les touches, puis me tendit distraitemment la main : « Ah ! c'est vous ! murmura-t-elle, vous arrivez mal... je suis en plein dans mes idées noires... Vous ne vous imaginez pas comme il y a des heures où je m'ennuie de moisir dans ce trou de Villotte ! »

Elle plaqua nerveusement un dernier accord, puis elle se leva, rejeta en arrière d'un geste familier les boucles châtaines qui voilaient son front, et s'accoudant au piano : « Pensez,

poursuivit-elle avec irritation, on ne vit qu'une fois, et je perds cette vie si précieuse, et si courte, au fond d'une province ! »

— Vous voulez nous quitter ? demandai-je tendrement et tristement.

— Je veux, s'écria-t-elle, en aspirant violemment l'air avec ses narines dilatées, je veux aller dans le monde, y avoir un rang, un hôtel, des tableaux, des bijoux; être la reine enviée et glorieuse d'un cercle d'artistes... Oui, je veux tout cela, et je suis prête à vendre mon âme à qui me le donnera ! »

Cette déclaration n'était guère encourageante pour moi, qui n'avais que mon cœur à lui offrir. Je me trouvais bien humble et bien rapetissé devant cet étalage de désirs ambitieux. Pourtant j'objectai timidement : « Tout ce fracas ne vaut pas la joie d'aimer et d'être aimée... Et si vous saviez, Zulietta, si vous saviez comme je vous aime ! »

Elle me regarda avec effarement, puis éclata de rire : « Vous?... Oh ! mon pauvre ami, mon pauvre ami, vous êtes fou !... Ne parlons plus de cela, ajouta-t-elle en revenant s'asseoir au piano ; faisons un peu de musique, cela dissipera votre humeur sentimentale... Je vais vous chanter une barcarolle dont je raffolais quand j'habitais Venise avec mon père... »

Et sans plus s'occuper de moi, elle commença :

La barcheta zé a la riva...

Sa pure voix de contralto montait du fond de la pièce silencieuse. Dans les intervalles des couplets, j'entendais l'eau du canal clapoter plaintivement comme un sanglot. Le cruel dédain de l'orgueilleuse fille me navrait, des larmes me montaient aux yeux. Je sentis que j'allais pleurer ridiculement et je ne voulus pas lui donner le spectacle de mon chagrin : « Adieu, Zulietta, murmurai-je, adieu ! » Je m'enfuis précipitamment, tandis que, sans se troubler, elle continuait sa barcarolle. Au bas de l'escalier, je distinguais encore sa voix de fée, dont la sonorité câline emplissait la maison :

O Venezia benedeta,

No te vogio piu lasar...

Malgré mon humiliation, j'aimais toujours passionnément Juliette, mais je m'étais juré de ne plus la revoir. On sait ce que valent de pareils serments. Pourtant, cette fois, le ciel se chargea de m'enlever l'occasion de me parjurer. Quelques semaines plus tard, nous apprîmes que Mademoiselle Stadelli se mariait. Elle épousait un homme déjà âgé, fort riche et porteur d'un nom aristocratique. Ainsi, son rêve ambitieux allait se réaliser. Immédiatement après la cérémonie nuptiale, elle quitta Villotte, et tout fut fini.

Je mis longtemps à me guérir de ma blessure. Ce mariage m'avait fait prendre la vie en horreur. En moi se soulevait une mer de dégoût où mes pensées flottaient désemparées. L'orage ne s'apaisa que lentement. Je me complaisais parmi mes regrets mélancoliques ; j'aimais à remuer mes souvenirs épars, semblables à ces débris d'algues et de coquillages que la marée en se retirant laisse sur la grève ; j'en respirais les parfums amers et cette amertume tonique me fortifiait contre le retour de mes accès de sentimentalité. Au bout d'un an, je quittai Villotte pour Paris. Je savais que Zulietta s'y trouvait avec son mari, mais je ne cherchai point à la revoir. Je ne me sentais que blanchi tout au plus et je craignais une rechute. De loin en loin, j'entendais parler d'elle. Elle était devenue une femme à la mode, et dans les Echos des journaux je lisais parfois le récit des réceptions de « la belle Madame de R... ». Des amis communs, restés en relations avec elle, prétendaient que le ménage de R... ne marchait pas très bien et que le vieux mari se plaignait aigrement de la vie trop en l'air de sa jeune femme. L'année suivante, j'appris que Juliette de R... avait abandonné le domicile conjugal en compagnie d'un peintre italien dont elle s'était amourachée l'hiver précédent, à Florence. Cela fit un gros scandale, et, pendant plusieurs mois, le monde *select* où elle vivait glosa sur cet esclandre. On racontait qu'à peine arrivée à Rome, Zulietta avait été lâchée par son amant et qu'elle était entrée au théâtre. Puis, comme le monde a vite fini de régler le compte des absents, le silence se fit autour de Juliette de R... Les années passèrent, jetant sur son aventure leurs couches d'oubli de plus en plus épaisses. En moi-même aussi, le temps avait fait son œuvre. Le souvenir de la Zulietta de Villotte s'était, non pas éteint, mais profondément endormi, et il n'avait fallu rien moins que l'enchantement de Venise pour le réveiller après une léthargie de vingt et quelques années.

Cette barcarolle vénitienne, que je n'avais plus entendue depuis ma jeunesse, avait opéré la même magique résurrection que la venue du fils du Roi dans le palais de la Belle-au-Bois-dormant. De nouveau la figure de Zulietta surgissait dans sa brune et printanière beauté d'autrefois. Il me semblait la voir apparaître au balcon du palais d'en face, parmi les géraniums rouges de la terrasse, avec ses yeux noirs comme des cerises sauvages, ses narines gonflées, sa bouche dédaigneuse et ses cheveux châtain à demi dénoués. Elle me hanta tout le jour à travers cette ville de rêve, si propice aux mystérieuses évocations. Elle me suivait sur le seuil des vieux palais déchus du grand





canal, le long des lagunes dont l'ombre pacifique s'égaie d'un brusque rais de soleil ou de la verdure d'une tonnelle de vigne. Les gondoles élancées et rapides, glissant sur l'eau tranquille, me semblaient emporter sous le capuchon noir de la *felze* les fantômes de ma jeunesse défunte. Quand, l'une après l'autre, elles accostaient les escaliers de bois du Lido, je m'attendais presque à voir émerger de la cabine basse et sépulcrale la grâce souple et la fière beauté de Zulieta. Dans les grandes salles

somptueuses du palais des Doges, parmi les mausolées de San Giovanni e Paolo, sous les arcades du cloître fleuri de lilas de San Lazzaro, cette obsession me poursuivait tout l'après-midi.

Le soir, après avoir dîné solitairement dans le gai petit restaurant du *Capello nero*, près d'une fenêtre donnant sur la lagune, j'allai trouver mon brave ami le gondolier Francesco et je lui dis de me conduire lentement jusqu'au Rialto.

Il faisait un temps très doux, la nuit était tout à fait venue.



Comme dans la barcarolle de Zulieta, l'eau du Grand Canal était d'un noir de jais, le ciel était émaillé d'étoiles et au loin, aux premières blancheurs de la lune montante, les îles nageaient dans une brume d'argent. A part quelques façades d'hôtels, vivement éclairées, les palais bordant les deux rives restaient noyés d'ombre et découpaient sur le ciel étoilé la masse confuse de leurs toits. Dans cet imposant mystère de l'eau sombre et des palais noirs, les gondoles noires passaient avec une allure fantomatique. On distinguait seulement leur proue en dent de scie, la petite lanterne clignotante accrochée à l'avant, et sur le toit de la poupe, la gesticulation rythmique et comme déhanchée du gondolier en silhouette. La personnalité des promeneurs étendus sur les coussins de cuir demeurait imprécise comme dans un songe. Cette ombre où s'agitaient de vagues ombres, ces spectres de palais endormis, ce frais clapotis presque insensible de l'eau touchée par les rames, toute cette magie des choses flottantes, fuyantes et incertaines, aidait encore à me replonger dans le monde étrange de l'hallucination.

En face de l'ancien palais Giustiniani, occupé maintenant par l'hôtel de l'*Europe*, une bonne moitié du canal était encombrée par un rassemblement de gondoles groupées autour d'une longue barque où se trouvaient des musiciens. Je commandai à Francesco de s'approcher le plus possible des donneurs de sérénade. Au milieu des gondoles serrées les unes contre les autres, la grande barque se détachait, gaîment illuminée par des lanternes de couleurs, que les remous de l'eau balançaient doucement. De la place où j'étais, je voyais mal les exécutants, dont les figures confuses se mêlaient dans la buée jaune des lanternes, mais je pouvais distinguer cependant la silhouette d'un grand gaillard coiffé d'un feutre mou, drapé dans son manteau, qui se tenait debout à l'avant, dans une pose un peu théâtrale. Au moment où j'arrivais, tout le personnel de la barque achevait de chanter en chœur un air napolitain, avec accompagnement de violons, de guitares et de mandolines. Il y eut un silence, puis l'un des musiciens, sautant de gondole en gondole, fit une quête qu'il rapporta dans son feutre au grand garçon drapé dans sa cape. Ce dernier daigna sourire et se concerta avec une chanteuse que je n'avais pas remarquée d'abord et qui était assise près de lui. Elle se leva et, après avoir feuilleté un cahier de musique, indiqua le morceau choisi à ses camarades de l'orchestre. Les violons et les guitares se mirent d'accord et la chanteuse commença la sérénade de *Don Pasquale*.

Dès les premières notes, je fus singulièrement ému. La voix de cette femme manquait de force et d'étendue, mais était restée très pure, d'un timbre tendrement caressant, et elle la conduisait avec beaucoup d'art. Bien que parfois l'artiste eût l'air de soupirer plutôt que de chanter, l'articulation était si nette que pas un des sons émis n'était perdu pour l'oreille. A la distance où je me trouvais, j'entendais les moindres notes; elles entraient en moi avec une câlinerie pénétrante et avaient je ne sais quoi de *déjà connu* qui me remuait le cœur. Cette émotion insolite, je cherchai tout d'abord à l'expliquer par l'état nerveux où j'étais depuis le matin et aussi par l'influence de cette nuit de féerie, de ce mystérieux milieu, qui agissaient sur mon imagination. Néanmoins, je demeurais troublé et je me sentais aiguillonné par un irrésistible désir de voir la chanteuse de plus près. Quand elle eut fini, on l'applaudit beaucoup et quelques auditeurs lui demandèrent un morceau du *Trovatore*. L'homme au manteau souleva son feutre en signe d'acquiescement. La femme, au contraire, secouait la tête négativement, craignant sans doute que sa voix ne fût pas assez puissante pour cette musique dramatique. Mais son partenaire insistait en élevant le ton. On devinait à son accent impérieux et dur qu'il parlait à cette femme plus encore en maître qu'en impresario. A la fin, elle obéit, et ouvrit un autre cahier, tandis que l'orchestre attaquait les premières mesures du *Miserere*.

La *poverina* avait raison de redouter les violences de la musique de Verdi. Les plaintes déchirantes de *Leonora* dépassaient la portée de sa voix frêle, et elle était obligée de crier. L'impresario, au contraire, drapé dans sa cape, lançait d'une voix vibrante de théâtre : « *Addio, Leonora!* » et se taillait un succès aux dépens de sa compagne. Les applaudissements de nouveau claquèrent dans la nuit. Il salua dignement, et gardant son feutre à la main, procéda en personne à la collecte, qui fut abondante.

Durant cette quête, qui se prolongeait, quelques gondoles s'étaient éloignées. J'en profitai pour recommander à Francesco de se rapprocher, et il manœuvra si bien que je me trouvai côte à côte avec l'orchestre. J'éprouvai d'abord un sentiment de déception. De loin, la barque chantante, avec ses lanternes de couleurs, était en harmonie avec la mystérieuse fantaisie de cette nuit vénitienne; de près, le spectacle perdait beaucoup de sa poésie. Les lanternes, à demi crevées, laissaient voir leur lumignon fumeux; les choristes et les musiciens étaient communs de mine et de tournure; ils se passaient de main en



main une fiasque de Chianti et buvaient à la régale en plaisantant grossièrement. L'une des parties de violon était tenue par une vieille femme qui avait du coton dans les oreilles et dont les mèches grises s'échappaient d'un lambeau de mantille noué en fanchon. Mon regard glissa vite sur cette décevante vulgarité pour courir avidement à l'artiste qui avait chanté la sérénade de *Don Pasquale*, et soudain je reçus un choc en plein cœur.

Malgré son âge déjà mûr — elle paraissait avoir dépassé la quarantaine — en dépit de ses traits tirés, de son teint fané, elle conservait de mélancoliques restes de beauté et... elle ressemblait étrangement à Juliette Stadelli. — C'étaient les mêmes boucles de cheveux châtain frisant sur un front haut et un peu carré; les mêmes yeux noirs comme des cerises sauvages; le même bas de figure massif, où la bouche charnue s'éclairait encore parfois d'un sourire fatigué. De même qu'à la lueur des cierges le visage d'une morte semble par instants se ranimer et revivre, ainsi, sous la lumière vacillante des lanternes, je croyais voir par intervalles ressusciter la jeune beauté de la Zulietta d'autrefois. Le cou, bien dégagé des épaules rondes, portait élégamment comme jadis la tête fine et rejetée en arrière. Les mains étaient petites et mignonnement modelées comme celles que j'avais tant de fois rêvé de couvrir de baisers... Était-ce une illusion de mon imagination trop prompte à prendre ses chimères pour une certitude? Ou bien avais-je réellement devant les yeux la Juliette Stadelli que j'avais connue si fièrement dédaigneuse et si attirante?... La chanteuse avait bien le même âge que celle que le Tout-Paris nommait jadis « la belle Madame de R... ». Mais, ses paupières fripées, sa bouche empâtée aux coins déprimés, sa toilette minable, disaient toute une série d'années de déboires et de misère. Par suite de quelles déchéances la hautaine jeune fille tant admirée à Villotte, la mondaine virtuose tant célébrée à Paris avait-elle pu rouler en plein cabotinage?... J'avais beau me répéter que j'étais sans doute la dupe d'une fortuite ressemblance, mes yeux ne pouvaient se détacher de ceux de cette femme. Comme il arrive parfois en pareil cas, elle devina qu'elle était l'objet de mon attention persistante, et nos regards se rencontrèrent. Au même moment, un remous de gondoles me porta tout auprès d'elle, et, me haussant sur les coussins de cuir, nos deux têtes presque de niveau, je ne pus résister au désir de m'assurer si j'étais le jouet d'une illusion :

« Juliette ! murmurai-je, Juliette Stadelli !... »

Elle tressaillit et fixa sur moi ses prunelles noires agrandies par l'étonnement. D'abord une ride soucieuse barra son front, puis une brusque rougeur lui monta au visage et sa bouche se crispa douloureusement. Il semblait qu'un combat se livrait entre son orgueil humilié et sa sensibilité surexcitée. Elle leva tristement ses yeux, où je crus voir passer une lueur mouillée de reconnaissance et de regret...

« Je suis un de vos anciens amis de Villotte », ajoutai-je en insistant...

Mais l'homme au manteau revenait déjà avec son feutre plein de menue monnaie. La figure de la chanteuse exprima une vive appréhension. Elle secoua la tête et appliqua rapide-

ment son doigt sur ses lèvres comme pour m'imposer silence.

Tout cela avait duré à peine quelques secondes. Dès que l'impresario eut repris sa pose théâtrale à l'avant, je vis sa compagne se pencher vers les musiciens qui accordaient leurs instruments, et debout, sous la mobile clarté des lanternes, elle se mit à chanter :

La barcheta zé a la riva...

Sa voix pure, avec un tendre frémissement, montait dans le silence comme un écho mélancolique du passé, et à chaque couplet, les musiciens reprenaient en chœur :

O Venezia benedeta,  
No te vogio piu lasar...

Le choix de cette barcarolle m'enlevait mes derniers doutes. C'était bien la voix de celle qui avait charmé ma jeunesse, la même voix que j'avais entendue pour la dernière fois, alors qu'un dédaigneux refus dispersait à jamais les rêves de mon premier amour. Je revoyais l'intérieur familial de la maison des Juifs. Dans l'intervalle des couplets, je percevais, comme, jadis le plaintif clapotement de l'eau du canal, et comme jadis, mes yeux se mouillaient et j'étais sur le point de pleurer ainsi qu'un enfant... Le chant avait cessé et je demeurais étourdi, confondu, perdu dans mes ressouvenirs. L'une après l'autre, les gondoles qui entouraient la mienne avaient disparu. Les musiciens eux-mêmes pliaient bagage et leur barque se mettait en mouvement. Tandis qu'elle frôlait ma gondole et que mon regard effleurait au passage les yeux de la chanteuse, celle-ci me salua et dit en français : « Adieu, *signore*, et bonne nuit !... »

L'accent avec lequel elle formulait ce souhait me déchira le

cœur. Je fis signe à Francesco de suivre la barque des donateurs de sérénade. Au bout de quelques minutes, elle accosta l'escalier de la calle Vallaressa, et les artistes montèrent lestement les degrés après avoir soufflé les lumignons de leurs lanternes. J'abordai à mon tour, et au milieu de la rue étroite et longue, j'aperçus le groupe qui se désagrégait. Trois ou quatre musiciens, parmi lesquels l'impresario drapé dans sa cape, discutaient sur le seuil d'une *trattoria* et délibéraient d'y entrer pour déguster un *bicchiero di Cipro*. Les autres, portant sous le bras leur instrument enveloppé d'une lustrine verte, disparaissaient au tournant d'une ruelle, après avoir souhaité le bonsoir à la chanteuse. Cette dernière était restée seule au coin d'une porte, attendant sans doute son seigneur et maître.

J'allais essayer de lui parler de nouveau quand, du seuil de la *trattoria*, l'impresario lui cria

d'une voix durement impérieuse : « *Zulietta !... vieni !...* » Elle frissonna, et lentement, avec une contenance résignée de chien battu, elle rejoignit l'homme auquel elle avait lié sa destinée. Le cœur serré de compassion, je suivis de loin leurs deux ombres décroissantes. Il me semblait voir s'éloigner piteusement les derniers fantômes de ma vingtième année et, avec une atroce sensation d'isolement, je regagnai la rue San-Mosé, où les lampes électriques inondaient d'une clarté brutale la foule grouillante des promeneurs.

(Illustrations de V. Marec.)

ANDRÉ THEURIET.

